3625

Journal du Séjour d'Erfurt
Octobre. 1806.

1

Journal

De ce qui m'est arrivé de plus marquant dans la voyage que j'ai fait au quartier-général de S. M.te le Roi de Prusse: Le 2. d'Octobre 1806. et jours suivans.

N.B. Ayant eu soin de noter chaque fait remarquable aussitôt que j'en ai été instruit, et de minuter chaque conversation, le jour, et souvent l'heure même, où elle avoit eu lieu, je puis répondre de l'exactitude parfaite de tout ce qui est consigné dans ce Journal.

Parti de Dresde Jeudi 2. Octobre, je suis arrivé au quartier-général de Naumburg, Vendredi. 3. à 11. heures du matin. La ville étoit remplie de monde. Le Roi avec toute sa suite militaire, La Reine, accompagnée de sa Grande Maitresse, et de deux dames d'honneur, une quantité de Princes, et de Généraux, et d'Officiers de tout grade, et de personnages diplomatiques et autres, s'y trouvoient réunis. Je ne citerai ici, que l'Electeur de Hesse arrivé la veille, le duc de Brunsvic, les Princes fréres du Roi, le Prince d'Orange, le duc de Weimar, le Prince Paul de Würtemberg, entré récemment au service Prussien,

le Maréchal Möllendorf, le Général Kalkreut, les deux Ministres du Cabinet Cte Haugwitz, et Marquis de Lucchesini, les deux Conseillers-du-Cabinet, Lombard et Beyme, le Cte Görtz, Ministre de Saxe, le Baron de Waitz, Ministre de Hesse, le Prince Wittgenstein, Ministre de Prusse à Cassel, Mr de Schladen, Ministre de Prusse à Munic. En fait de troupes, les deux premiers bataillons de la Garde-à-pied, se trouvoient seuls à Naumburg; tout-le-reste de l'armée s'étoit porté en-avant; et le quartier-général dévoit être transferé à Erfurt le lendemain.

Aussitôt que le Cte Haugwitz a su mon arrivé, il m'a fait prier de passer chez lui. Il m'a accueilli de la manière la plus affectueuse. Il m'a dit: " Depuis que nous nous sommes vus la dernière fois (NB C'étoit le 6. Octobre 1805 à Vienne) il s'est passé bien des choses; Vous n'avez pas été trop content de moi, je le sais bien; je sais aussi, que Vous ne pouviez pas l'être. Mais lorsque Vous serez mieux instruit, Vous changerez d'opinion. En tout cas, Vous n'aurez point à regretter de Vous être rendu à mon invitation, et d'être venu ici dans une conjoncture aussi intéressante. Mon intention est, de Vous mettre au-fait de tout. J'ai

beaucoup de choses à vous demander; mais je ne vous demanderai rien, avant que vous ne soyiez bien convaincu de la pureté de nos vues, et de la sagesse de notre marche. Le moment décisif est venu. Déjà la guerre-de-plumes a commencée; celle du Canon ne se fera pas attendre; car nous venons d'apprendre, que Napoleon est à Würtzburg. Pour à-présent j'attends chaque minute un message du Roi, qui doit m'appeller à un Conseil; mais j'espere, qu'avant le soir, nous aurons une conversation plus suivie.

Un moment après il fut effectivement appellé chez le Roi. Il s'y tint un conseil militaire

qui dura fort long-tems. Pendant tout le reste de la journée on parut extrêmement occupé de négociations et de pourparlers avec l'Electeur de Hesse, lequel, quoique toujours attaché à la Prusse, avoit depuis quelques semaines, modéré sa première ferveur, et capituloit sur les moyens et la forme de son accession. Je n'étois pas encore assez instruit, pour juger des véritables rapports, entre ce Prince et la Prusse; je sus seulement qu'on lui avoit offert et qu'Il avoit accepté le commandement-en-Chef de l'aile droite de l'armée Prussienne, qu'Il retournoit à Cassel dans la nuit, et qu'on

prétendoit être content de lui.

Ne sachant pas, quels étoient proprement les projets, qu'on peut avoir formés sur moi, je crus prudent, d'attendre tranquillement l'invitation ultérieure du Cte Haugwitz, et de ne voir personne jusques-là. J'aurois fait une seule exception pour Msgr le duc de Weimar, qui démeura tout-à-coté de moi; mais j'en fus instruit trop-tard, et il étoit parti, lorsque je voulus me rendre chez lui; je n'ai jamais pu le réjoindre ensuite.

Ce ne fut que vers 10 heures du soir, que le Cte Haug.

witz envoya chez moi, le Conseiller-privé Lecoq, son premier Secretaire, pour me faire faire ses excuses, et me prier de venir chez lui. Je le trouvai au-milieu des papiers, singulièrement échauffé et accablé. Il me dit: "Vous voyez comme on m'arrange aujourd'hui; je ne serai pas libre avant 2 heures du matin; mais nous allons demain à Erfurt, où tout prendra une autre assiette; j'éspère, que Vous ne me refuserez pas de nous y accompagner."

Je n'étois pas préparé a cette proposition, je m'étois attendu à être expédié dans un jour ou deux; et

dans l'ignorance parfaite sur l'ob-
jet, dont il s'agissoit proprement
pour moi, je ne me souciois pas
trop, que mon voyage trainât
en longueur. Je témoignai
quelque répugnance; je n'hésitai
pas à déclarer au Cte Haugwitz,
qu'à-moins qu'il n'eut besoin
de moi pour quelque affaire par-
ticulièrement importante, je n'
aimerois pas à prolonger ma cour-
se. Il me répondit du ton le
plus animé: "L'objet, pour le-
quel j'ai désiré de vous voir, est
le plus important, qu'il soit possi-
ble d'imaginer; c'est l'intérêt
et le succès de notre entreprise.
Il est impossible, que vous nous
quittiez, avant que j'aie entamé

seulement ce que j'ai à Vous dire. Je réponds d'ailleurs de tout; je sais, qu'on sera content à Vienne de ce que Vous ferez ici. Jamais Vous n'aurez rendu à la cause générale un service plus essentiel. J'aurai soin de Vos chevaux, de Votre logement, de tout. Si nous nous manquons demain à Weimar, où je ne compte pas m'arrêter, nous nous verrons à Erfurt après-demain." Ces paroles, et l'idée qu'effectivement j'aurois fait le voyage en pure perte si je ne m'y rendois pas, me déterminèrent.

Samedi. 4. Octobre. Je suis parti de Naumburg à 7. heures du matin. La route de là à Auerstedt.

présentoit un des spectacles les plus
solemnels, que j'aie rencontrés de
ma vie. Le Roi et la Reine
étoient dans une berline fermée,
suivis d'une vingtaine de voitu-
-res, précédés, entourés de toutes
parts d'une quantité de troupes
de pièces d'artillerie, de chariots
de train. Le coup d'oeil fut
sur tout superbe, au moment où
tout ce cortège passa le pont de
la saline de Rösen, et les hau-
-teurs qui dominent cet endroit.
La réflexion, que ces Souverains
alloit à la rencontre d'un com-
-bat, dont le succès pouvoit chan-
-ger la face de l'Europe, mais
dont l'issue contraire, en les
ruinant eux mêmes, détruisoit

la dernière chance de salut pour tant de pays et de peuples, rendoit cette marche en même tems imposante et lugubre. Le Roi ne s'arrêta point à Auerstedt; mais le Comte Haugwitz y passa une heure, et me fit déjeuner avec lui, le Prince Wittgenstein, et le Général Kalkreut, dont le quartier-général se trouvoit ce jour là à Auerstedt. Il n'y avoit pas assez de chevaux; il fallut en faire venir. Le Cte Haugwitz partit donc avant moi, et me recommanda, en partant au Général Kalkreut; circonstance, que je n'eus pas à regretter puisqu'elle me fit passer cinq heures avec un des hommes les plus

marquans de l'armée.

Je crois, que c'est ici le moment pour dire en peu de mots, quelle étoit, lors de mon arrivée au quartier-général, l'idée, que je m'étois formée de l'entreprise de la Prusse. J'avois été, comme tout-le-monde, frappé de la révolution subite, qui s'étoit opérée dans le système de la Cour de Berlin; comme tout-le-monde, j'avois été pendant quelque tems incrédule sur la sincérité et la réalité de cette révolution; mais déjà plusieurs semaines avant mon départ de Dresde, j'avois eu des raisons peremtoires, pour mettre fin à mes doutes à cet égard. Depuis cette époque

je m'étois plus d'une fois livré à l'examen de la sagesse du projet, que je voyois se développer sous mes yeux. Quoiqu'aussi instruit qu'il fut possible de l'être à Dresde, je ne crus pas avoir toutes les données, nécessaires pour fixer mon jugement. Cependant en réunissant celles, dont je me trouvois en possession, j'en vins bientôt à me persuader, que le moment choisi pour cette levée-de-boucliers inattendue, n'étoit pas-à-beaucoup-près, un moment convenable ou propice; que la Prusse en guerre avec l'Angleterre, en guerre avec la Suède devant prévoir, que l'Autriche, dont elle n'avoit rien à se promettre sous le

rapport d'une réciprocité de servi-
ces, ne s'exposeroit pas à de nou-
veaux dangers pour partager les
premiers coups d'une guerre, qui
sembloit comme tombée des nues,
ne pouvoit compter au fond que
sur la Russie dont le secours,
quelque respectable qu'il put être,
se trouvoit considérablement affoi-
bli par la position de l'ennemi
à combattre ; que n'ayant pas
même invoqué ce secours assez
tôt pour en jouir à l'ouverture
de la campagne, elle entroit
sans aucun allié —— car je ne
comptois pas la Hesse, et la
Saxe, que je regardois simplement
comme des branches collatérales
de la puissance prussienne, et

dont l'assistance d'ailleurs étoit ba-
-lancée, et plus que balancée par la
nécessité de défendre leurs pays. —
elle se précipitoit toute seule, dans
une arène, où tant d'autres avoient
succombé avant elle ; enfin, qu'il
falloit des motifs plus forts, mais
sur-tout plus pressans, que ceux,
que je connoissois alors (et je n'ima-
-ginois pas, qu'il ne m'en restoit
guères à connoître :) pour justi-
-fier une résolution pareille. Voilà
comme j'envisageois déjà le mérite
<u>politique</u> de l'expédition. Quant
à celui de sa composition <u>militaire</u>,
il m'étoit impossible de déterminer,
à quel point il couvroit ou relevoit
la défectuosité fondamentale du

projet. Je partageois toute-fois l'opinion généralement favorable qu'une quantité de juges compé-tens nourrissoient des moyens militaires de la Prusse. Ce que j'en avois vu, et entendu à Dresde, n'avoit pas pu me décourager. Le Prince Louis, le Prince de Hohenlohe, le Général Gravert. le Cte de Tauenzien, le Cte Goetzen, et un quantité d'autres Officiers, d'un rang moins élevé, mais du plus grand mérite personnel, m'avoient inspiré beaucoup de confiance. En jugeant les dispositions de l'Armée d'après celles que je voyois en eux, je devois les croire excellentes. Pour

ce qui étoit du plan de campagne, et de la direction centrale des opéra-tions, ils en étoient trop éloignés eux-mêmes, pour me communiquer des notions bien correctes; c'étoit principalement sous ce rapport-là que j'avois besoin d'éclaircisse-mens; mais les premiers que j'obtins au quartier-général n'étoient pas faits, pour me tranquilliser.

Le Général Kalkreuth, premier en grade après les Maréchaux, com-mandoit la seconde ligne, ou réserve du Centre, ou de ce, qu'on appelloit communément, l'Armée du Roi. Cette ligne n'étoit presque composée que de régimens d'élite,

tels que les Gardes, le Régiment du Roi, celui des Gardes-du-Corps, celui des Gens d'armes, celui des Dragons de la Reine &c. &c. L'ancienne réputation de ce Général, et les actions brillantes de la première partie de sa vie lui avoient peut-être fait espérer une place plus directement active; et je m'apperçus bientôt, que le mécontentement et l'humeur, joints à une tournure d'esprit naturellement caustique et persifflante, influoient sur ses opinions; mais elles ne m'en parurent pas moins mériter la plus grande attention.

La première heure de ma conversation avec lui se passa en réflexions générales; voyant, que

j'étois suffisamment instruit sur beaucoup de points intéressans, il se livra avec plus de franchise; et à-la-fin, entraîné par la mienne, il s'ouvrit avec moi sans réserve. Il me dit, que personne n'avoit plus désiré que lui, une guerre avec la France, que personne n'en avoit plus reconnu la nécessité, mais qu'aujourd'hui personne ne seroit plus enchanté, qu'il se trouvat un moyen honorable, pour en prévenir l'explosion; que de la manière dont les choses étoient préparées, cette guerre ne pouvoit pas réussir, et que, sans un bonheur presque fabuleux, elle conduiroit aux plus tristes résultats; qu'il n'auroit pas perdu l'espérance, si le Roi n'avoit pas

quitté le projet, de commander l'Armée en personne, en consultant ceux des Généraux, qui jouissoient de la confiance de l'Armée; qu'avec un Souverain, au quel la nature n'avoit pas accordé un génie militaire éminent, un arrangement pareil, auroit été, si non le meilleur à désirer, du moins le meilleur possible; que telle avoit été l'attente générale jusqu'à une époque fort avancée, que le 18. Septembre encore le Roi avoit positivement nourri ce plan, et qu'il l'avoit même clairement annoncé en appellant auprès de lui le Général <u>Zastrow</u>, pour en faire le Chef de son Etat-Ma-

-jor ; que ce ne fut qu'au moment de l'arrivée de ce Général à Naumburg, que tout changea subitement de face ; qu'alors éclata tout-à-coup l'effet des sourdes intrigues, que le Duc de Brunswic, absolument mis de côté pendant tout le tems, que l'armée s'étoit rassemblée, et son partisan aveugle, le Colonel Kleist, Aide de Camp-Général du Roi, avoient tramées sans interruption ; que profitant de la timidité et des scrupules du Roi, qui craignoit trop de se charger tout seul de la responsabilité du Commandement en chef, Kleist lui avoit suggéré d'inviter le Duc, malgré la feinte répugnan-

-et que celui-ci affichoit pour la
chose ; qu'une fois en-train, on
ne s'étoit pas contenté de lui con-
fier la direction suprême de l'Ar-
-mée, mais qu'on avoit souscrit
encore à toutes les conditions, que
le Duc y avoit attachées lui même,
que depuis ce funeste moment tout
étoit dérangé et bouleversé ; que
le Roi n'étoit plus qu'un *Volon-
taire étranger* dans son armée ;
que personne n'étoit consulté sur
rien ; que le Maréchal de *Möllen-
dorff*, le seul Général, que le Duc
avoit l'air d'admettre à sa confi-
-ance, n'étoit que l'écho de sa
volonté, puisqu'il n'en avoit plus
aucune à lui-même ; qu'un Soi-

disant "bureau de l'état-Major," établi sous la direction d'un Colonel Scharrenhorst Hanovrien, exerçoit sur l'armée une tyrannie aussi odieuse que ridicule ; que les idées fantasques de ce bureau guidoient tout, que l'expérience n'étoit plus comptée pour rien. Puis animé par ma surprise et mes questions, à ajouter les derniers traits à ce tableau, il me déclara tout net, que le Duc de Brunswic étoit un homme incapable de commander, qu'il n'avoit ni les vues assez étendues, ni le caractère assez vigoureux pour remplir une tâche aussi grande ; que sa petitesse, son irrésolution, sa fausseté, son hypocrisie, sa vanité, sa jalousie

excessive, gâteroient la meilleure affaire ; que quelque fût la bonté des troupes, et l'esprit qui animat les Officiers, ces avantages ne contre-balanceroient jamais l'inconvénient extrême d'un tel homme, Général-en-Chef ; que l'armée n'avoit aucune espèce de confiance dans le Duc, n'en auroit jamais, et ne pouvoit pas en avoir ; que quant à lui, prêt à faire son devoir, et à se sacrifier jusqu'au dernier instant, il ne se dissimuloit plus, et me prioit de me souvenir de sa prédiction, que si, avant huit jours terme, où les opérations devoient avoir commencé, il ne se présentoit pas quelqu'incident fortu=

-rie, qui changeât entièrement l'état actuel des choses, "cette campagne finiroit, ou par une retraite dans le genre de celle de 1792., ou par quelque catastrophe mémorable, qui feroit oublier la bataille d'Austerlitz."

Relativement au plan de la guer-re, il me dit une quantité de cho-ses, qui me parurent très-jus-tes et lumineuses. Malgré que le Roi, et le Duc de Brunswic, et le Cte Haugwitz, n'eussent fait retentir depuis quelques jours que la nécessité "de prendre l'offensive" et "de marcher en force sur l'en-nemi," rien n'étoit plus absurde que ces propos, puisque non-seu.

-tement rien n'y répondoit dans leurs mesures, mais que de plus – <u>le mo-ment d'une guerre offensive étoit déjà passé sans retour</u>; si on vouloit l'entreprendre maintenant on rencontreroit dans tous les cas l'ennemi, en sortant des gorges de la forêt de Thuringe; et quelqu'avantageux qu'il eut été d'avoir derrière soi à 8 ou 10 lieues de distance des positions respectables comme celles-ci, ce seroit la plus grande folie, de s'engager au pied même de ces montagnes, qui dans le cas du moindre revers, entraveroient jusqu'à la retraite, et rendroient le désordre général. Il ne res-toit donc plus qu'une campagne

soi-disant défensive, inutile pour l'objet de la guerre, hérissée d'in-convéniens et de dangers; qu'ainsi l'avoient voulu les personnes, dont l'imprudence déplorable avoit dé-terminé le Roi à se mettre en mouvement cette année-ci; on auroit du attendre le printems; on n'auroit pas du frapper un coup, sans avoir, ou positivement engagé l'Autriche à faire cause commu-ne avec eux, ou obtenu une armée de 100.m Russes, qui en défilant par la Silésie et la Lusace sur le Haut-Palatinat, auroit occupé la moitié des forces Françaises sur le Danube, tandisque les Prus-siens se seroient portés contre

le Rhin.

(Il mêla souvent des plai-
-santeries amères à ses observa-
-tions. En parlant de l'ascen-
-dant que l'esprit des innovati-
-ons, et les chimères de quelque
écrivains à-la-mode avoient
gagné dans l'armée Prussienne,
et à quel point l'ancien carac-
-tère, et l'ancienne discipline
de cette armée en avoient été dé-
-naturées, il dit, que par la plus gran-
-de des bizarreries, c'étoit propre-
-ment de la <u>Hausvogtey</u>
(prison publique) de Berlin,
que partoient aujourd'hui les
ordres, qui dirigeoient les opé-
-rations militaires, puisque le

trop fameux Bülow, quoiqu'enfer-mé dans cette prison n'en con-tinuoit pas moins à être le grand oracle de tous les faiseurs.

Cette conversation ne fut in-terrompue que par le dîner, au-quel assistoient, outre plusieurs officiers d'ordonnance, les cinq Aides de Camp du Général Chalk-reut, tous hommes d'esprit, et de mérite ; c'étoit le Major C^te Chalkreut, son neveu, le Major de Ziethen, le Major de Lossow, le Capitaine de Wedhke, et un Lieutenant d'Arnim des Dragons. La manière dont on y parla de l'état des choses, étoit natu-rellement beaucoup plus reser-

vée; mais la méfiance et les inquiétudes n'en percèrent pas moins, à travers même les sentimens les plus courageux. Enfin, cette première leçon étoit plus, qu'il ne m'en auroit fallu, pour m'éclairer sur mes doutes et pour fixer mes incertitudes. L'aigreur personnelle du Général, d'anciens ressentimens, l'amour-propre blessé, pouvoient avoir eu leur part dans ses confidences; mais les argumens solides et irrésistibles, dont il avoit appuyé la plus grande partie de ses griefs, avoient fait sur moi une impression profonde que rien n'a pu effacer depuis.

J'ai quitté Auerstedt à 4. heures, et arrivé à Weimar très-tard, j'ai été obligé d'y passer la nuit;

[redacted]

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

<u>Dimanche</u>. <u>5. Octobre</u>. Je suis parti de <u>Weimar</u> à 9. heures, et arrivé à <u>Erfurt</u> à midi. J'y ai retrouvé tout ce qui étoit à <u>Naumburg</u> et de plus, les chefs et Etat-Majors de tous les Corps, qui composoient le Centre de l'armée. On évaluoit à 2000. le nombre des personnes de haut-grade, attachées au quartier-général; sans compter les troupes et bagages, qui passoient et repassoient sans-cesse.

Voici, quelle étoit le 5. Octobre la distribution des corps et des commandemens. [illegible]

de Brunsvic dirigeoit le tout ; sous lui la première ligne du centre, occupant les environs d'Erfurt, étoit commandée en chef par le Maréchal de Möllendorff ; la seconde, ou reserve du centre, pla..
..cée entre Auerstedt et Weimar par le Général Kalkreut. Le Maréchal avoit sous lui, au centre le Lieutenant Général Cte Wartensleben ; à l'aile droite le Prince d'Orange, dont le corps s'étendoit entre Gotha et Eisen..
..ach ; à l'aile gauche le Lieute..
..nant Général Cte Schmettau, occupant le terrain entre Erfurt et Blankenhayn ; l'avant-garde du centre étoit sous les ordres

du Duc de Weimar, et du Duc de
Brunswic-Oels ; elle occupoit
les gorges de la forêt de Thurin-
-ge entre Arnstadt, Ilmenau
&c. et poussoit ses avant-postes
vers Meinungen, Hildburgs-
hausen &c. — La grande aile-
droite de l'armée, placée (pour
la forme) sous le commandement
de l'Electeur de Hesse, étoit
commandée en-effet par les Lieu-
-tenants-Généraux Rüchel et
Blücher ; elle se trouvoit de-
-puis quelques jours sur la
Werra, et communiquoit de près
avec l'extrémité droite du centre
par Berka et Eisenach ; la
grande aile-gauche avoit pour

Chef le Prince de Hohenlohe, qui avoit sous lui, le Prince Louis de Prusse à l'avant-garde, le Général Cte Tauenzien à l'extré-mité gauche, et le Lieutenant-Général Ruevert à l'extrémité droite; le Prince de Hohenlohe avoit encore son quartier-général à Jena; le Prince Louis étoit à Rudelstadt avec 7000. le Cte Tauenzien à Hoff avec 8000. hommes. — On évaluoit com-munément toutes ces, forces réunies à 150.., quelques fois même a 170,000. hommes, parmi lesquels 20– à 25m Saxons; à en juger cependant d'après les avis de ceux, que j'eus lieu de croire

les plus instruits, elles ne se mon-
toient point à ce nombre, et
composoient dans la réalité un
ensemble de 130,000. combattans;
auquel, pour connoître tout ce qui
se trouvoit de troupes sur le thé-
âtre même, ou dans le voisinage
du théatre de la guerre, il falloit
ajouter le corps du Général Lecoq,
composé d'environ 8000, qui se
trouvoit du coté de Münster,
et le corps-de-réserve du Prince
Eugene de Würtemberg, fort de
12 à 15000. hommes, qui venoit
de recevoir l'ordre de se porter
sur Halle à marches forcées.

On m'avoit préparé à Erfurt
un des plus jolis logemens de la

ville ; faveur distinguée dans les circonstances du moment. Le Comte Haugwitz m'a invité à diner. C'est là que pour la première fois j'ai revu Mr le Marquis de Lucchesini qui étoit parti de Naumburg le jour de mon arrivée, et qui m'a reçu avec une tendresse toute particulière. — Le diner fini : le Cte Haugwitz a passé avec moi dans une chambre attenante, où nous avons eu une conversation, qui a duré deux heures et demi. Cette conversation ayant été, à plusieurs égards la base de toutes les communications, qui m'ont été faites à Erfurt je tâcherai de la rendre ici le plus exactement possible.

Quant au préambule, je n'en citerai que quelques phrases saillantes, mettant de côté une quantité de choses polies, qui n'étoient que pour mon propre compte. Le Cte Haugwitz m'a dit entre autres : "Je vois votre étonnement de vous trouver ici ; ma proposition, que je vous ai faite par ordre exprès du Roi, vous aura suggéré bien des conjectures ; le fait est, qu'il s'agissoit de gagner votre opinion en faveur de notre entreprise. —— Les objets particuliers pour lesquels je vous demanderai votre avis, quelqu' importans qu'ils puissent être en eux-mêmes, ne sont cependant que des accessoires ; le

principal, c'est, que Vous soyiez notre ami; et Vous le serez, j'en suis sur, aussitôt que je me serai expliqué."

Après cette introduction il a continué ainsi: "Vous connoissez les reproches nombreux, dont on nous a accablés depuis quelques tems, sur la prétendue duplicité de notre conduite. S'il a jamais existé une puissance que nous ayions eu l'intention de tromper — c'étoit la France; la nécessité nous en avoit fait la loi; nous avons constamment voulu le bien de toutes les autres. Depuis long tems nous étions convaincus, que la paix — et Napoléon étoient deux objets contradictoires; un

simulacre de paix; voila tout ce que nous pouvions maintenir. Cette situation équivoque et forcée, s'est prolongée par deux raisons puissantes. D'abord, parceque le Roi, trop fortement prononcé contre toute idée de guerre, se flattoit d'année en année, que par quelqu'événement heureux qui culbuteroit ce pouvoir colossal aussi rapidement qu'il s'étoit élevé, nous serions dispensés d'en venir à une lutte difficile et dangereuse, dans laquelle il ne desiroit de s'engager qu'à la dernière extrémité; et ensuite, parceque après tous les malheurs, que nos amis avoient éprouvés autour de nous, il nous

paroissoit sage et nécessaire, de ménager à l'Europe aux abois une dernière ressource intacte. Cependant vous nous avez vu l'année dernière déterminés, et préparés au combat; et nous y serions infailliblement entrés, si la bataille d'Austerlitz et ses suites, et sur tout la retraite, et la volonté expresse de l'Empereur de Russie, n'en avoient pas détourné le Roi. Je me suis trouvé à cette époque à Vienne, isolé, et abandonné de tout le monde; j'ai signé sous le couteau, une convention par la quelle je me suis malheureusement attiré la haine de beaucoup de monde;

mais voici ce que j'ai fait arrivé à Berlin, j'ai prié le Roi — plusieurs personnes peuvent l'attester — de me désavouer, et de me renvoyer. La crainte d'une explosion subite a retenu le Roi; Il a ratifié ma convention, mais en y portant des modifications essentielles. Le silence alarmant que le Gouvernement Français a gardé sur ces modifications, l'a engagé à m'envoyer à Paris. C'est là que j'ai enfin reconnu, quelles étoient les véritables dispositions envers nous; qu'on ne nous pardonneroit jamais

le traité du 6. de Novembre; que moins encore on nous pardonneroit notre existence avec une armée considérable et non-battue; que Napoléon calculoit le moment où il tomberoit sur nous avec toutes ses forces; que Talleyrand personnellement attaché au système d'une union amicale entre la France et la Prusse, avoit seul reculé ce moment. Napoléon me déclara dans ma première audience, que, comme le Roi avoit jugé à-propos de modifier la convention de Vienne, il la regardoit comme non-avenue, et qu'il lui en falloit une autre. Il me fit faire par Talleyrand

et Duroc; des propositions telle-
ment extravagantes, que j'aurois
honte de vous les répéter, et ce
ne fut que par de bien grands
efforts, que je parvins encore au
Traité du 15. Fevrier. Lorsque
Mr de Lucchesini se chargea
de le porter a Berlin, nous étions
convenus ensemble, que si, en
arrivant, il trouvoit l'armée
réunie, il engageroit le Roi à
refuser sa ratification. Mais il
trouva l'armée dissoute; par
des motifs connus a Dieu, et
peut-être à Mr de Hardenberg
on avoit entrainé le Roi, à mon
insçu dans cette mesure précé-
pitée. Il falloit donc céder en-
core; mais le Roi sut dès-lors

que tout ce qu'il avoit gagné, étoit du tems. Revenu à Berlin je lui expliquai sans aucun déguisement, que je n'avois obtenu par ce voyage, qu'un dernier et triste répit, que la paix et la convention de Paris, ne pouvoient pas tenir six mois, qu'il falloit se préparer à la guerre, et saisir la première occasion, pour prévenir notre prétendu allié, qui n'avoit d'autre projet, que celui, de nous asservir, et de nous détruire. Le Roi en fut enfin pleinement convaincu; c'est à-la-suite de mes représentations, que 50m hommes de nos troupes furent laissés sur le pied-de-guerre, malgré

toutes les protestations de la partie administrative et militaire. Depuis le mois de Mars, le Roi n'a plus cessé de se croire chaque jour à la veille de l'explosion. Lorsque la Russie et l'Angleterre ont entamé leurs négociations de paix, tout devoit être suspendu de notre part; mais c'est au milieu de ces négociations, et avant même que nous eussions la certitude, que l'Empereur de Russie refuseroit sa ratification au traité signé par Oubril, que notre parti fut décidément pris. C'est à cette même époque, que Lucchesini déchirant les derniers voiles, qui couvroient la perfidie du Gou-

-vernement Français, nous fit parvenir des éclaircissemens de toute espèce ; il Vous en instruira lui-même plus amplement. Son dernier courier arriva le 7. d'Août ; et ce jour aussi l'ordre fut donné de mettre les deux tiers de l'armée sur le pied de guerre et de la rassembler sans autre délai. Le plus grand secret, la plus grande dissimulation étoient indispensables. L'Empereur de Russie fut d'abord le seul dépositaire de notre projet ; le Roi lui écrivit le jour même que l'ordre fut donné, en lui exposant toute sa situation, et lui faisant part de la totalité de ses plans. Dans ces entrefaites nous reçumes

d'un coté la nouvelle, que le trai-
té de Mr Oubril avoit été re-
jetté a St Pétersbourg ; de
l'autre coté les plaintes du Gou-
vernement François contre Mr
de Lucchesini, et la demande
formelle de son rappell. Ce fut
tout ce qui put nous arriver de
plus heureux. Nous consenti-
mes à ce rappell de la meilleure
grace du monde ; et Mr de
Knobelsdorff fut nomé, pour
complêter l'illusion. Dans les
dernières jours d'Aout le Roi
eut de l'Empereur de Russie
une lettre, qui ne laissoit rien
à désirer. Le Cte Goetzen
fut envoyé à Dresde, pour en-

gager l'Electeur de Saxe; quant à celui de Hesse, nous étions sûrs de lui depuis long tems. Enfin dans les premiers jours de Septembre nos préparatifs étoient assez avancés pourque nous pussions, sans inconvénient, nous en ouvrir avec d'autres puissances. Des communications furent faites à la Cour de Vienne, et peu après à celle de Londres. L'arrivée de Knobelsdorff à Paris, et le résultat de ses premiers audiences firent enfin éclater la rupture. — Voilà, ajouta-t-il, la veritable marche de cette affaire; les pièces, que je vous remettrai ici, vous en four:

-nèront les preuves et les détails.
(Il me remit les deux traités
de <u>Vienne</u> et de <u>Paris</u>, un rap-
-port qu'il avait fait au Roi, au
mois de Mai, sur ses relations
avec la France, plusieurs dépê-
-ches de M^r de <u>Lucchesini</u>, et
la note que M^r de <u>Knobelsdorf</u>
a présentée en forme d'Ultima-
-tum) Vous <u>verrez</u> incessament
quelque-chose qui vous frappe-
-ra plus encore; (faisant allu-
-sion au Manifeste) et après ce
que je viens de vous exposer, Vous
me direz, si j'ai eu raison de
prétendre, que nôtre politique a
été sage et bien-intentionnée
et <u>que nous n'avons à nous
rétracter sur rien</u>.

J'avois écouté tout ce récit avec l'attention la plus soutenue. Il s'agissoit de répondre. Je me permis à mon tour de commencer par une courte préface, dans laquelle je disois, que, comme l'honneur que le Roi m'avoit fait, en m'appellant dans un moment aussi grave, étoit non seulement bien inattendu pour moi, mais vu la place bien peu importante, que j'occupois dans les affaires de ce monde, au-delà de toutes mes prétentions, je ne concevois pas d'autre moyen pour y répondre, que celui, de dire mon opinion avec toute la franchise possible, persuadé, qu'on ne m'au

-roit pas fait venir, si on avoit
voulu me demander autre chose
que la verité toute pure, telle
qu'elle se présentoit à mon es-
prit. Il m'interrompit, pour
me dire, que c'eté étoit entendu
une fois pour toutes, et qu'il
me sauroit bien mauvais gré,
si je ne lui parlois pas absolu-
-ment, comme je pensois. Je
lui exposai alors succincte-
-ment mes idées sur le systême
de la Prusse depuis l'epoque du
malheureux traité de Bale; et
arrivé aux derniers évènemens,
je lui dis dans les termes les
plus clairs, et tels que je vais
les citer ici, que tous en expli-

tant une quantité de choses passées par l'aversion insurmontable du Roi pour la guerre, j'en avois vu bien d'autres, dont même en leur appliquant cette donnée je n'avois jamais pu venir à bout ; que le Roi pouvoit avoir eu de bonnes raisons pour ne pas s'engager dans la guerre, après que l'Autriche et la Russie y eussent renoncé, que sur ce point-là j'avois toujours eu une opinion différente de celle du public, et beaucoup plus favorable à la Prusse ; mais que tout ce qui s'étoit fait de sa part depuis la fin de l'année dernière, m'avoit affligé, et dé-

gnité au plus fort ; que je trouvois dans l'idée d'un traité, et sur tout d'un *traité d'alliance*, conclu avec l'ennemi commun et reconnu des droits de tous les Souverains, et de l'indépendance de tous les peuples, dans la capitale même de l'Empereur, autorisé à regarder comme *son* allié, le Souverain, qui se portoit à cette démarche, quelque chose, qui répugnoit également à mes sentimens et à mes principes ; que quant au traité de *Paris*, et à l'occupation définitive du pays d'Hanovre, j'en aurois été affecté au point, qu'en

les considérant même, comme il venoit de les présenter dans son écrit, sous le point devue de stratagèmes politiques, et de moyens pour gagner du tems, je ne me réconcilierois jamais avec ces mesures ; que j'aurois peut-être été un mauvais conseiller, et un Ministre maladroit ; mais que si j'avois été bien convaincu, qu'il n'eut existé d'autre alternative que celle de ces traités, ou de la guerre, j'aurois conjuré le Roi, de prendre son parti, de passer sur tous les scrupules, et de recourir aux armes contre l'oppresseur, plutôt que de partager

l'injustice.

Il me répondit avec beau-
„coup de calme et de douceur.
„Il me dit, que les opinions de-
„voient nécessairement diffé-
„rer sur des problèmes aussi
difficiles, et aussi compliqués,
„qu'il ne me contesteroit cer-
„tainement pas le droit d'a-
„voir la mienne, et qu'il me
remercioit de la franchise,
avec laquelle je venois de l'
enoncer. Mais en même tems
il desireroit de savoir, si je
croyois, qu'en s'expliquant
avec les puissances, dont la
bonne-volonté interessoit la
Prusse, de la manière, qu'il

l'avoit fait avec moi, et avec le public, autant qu'il étoit convenable de le faire, il ne parviendroit pas à déraciner le malheureux soupçon de mauvaise-foi, qui pesoit sur le Cabinet de Berlin, et à décider ceux mêmes, qui partageoient mon opinion sur le fond, à lui accorder du-moins la droiture et la pureté des intentions.

Je répliquai, que quant aux jugemens des cours, j'étois tout-à-fait incompétent, et incapable de l'anticiper; mais quant à celui du public, je lui dirois sincèrement ce que j'en pensois,

Je croyois excessivement diffi-
cile de reconquérir l'opinion
en faveur des démarches pas-
sées de la Prusse ; je doutois
même, qu'il existât un ta-
lent assez supérieur pour
s'acquitter de cette tâche ; mais
on pouvoit, selon moi, s'épar-
gner jusqu'à la peine de l'a-
border. "L'état des choses
est tel," lui dis-je, "que per-
sonne ne se soucie aujourd'
hui de fouiller dans les évé-
nemens antérieurs ; l'Alle-
magne souffre ; la tyrannie
qui l'opprime, est devenue
insupportable ; l'usurpateur
cruel, qui l'exerce, est exé-

cré par-tout. Il suffit de Vous voir armés, avec le but avoué de de mettre un terme à tant de malheurs, pour que tous les coeurs soient à Vous. Vous me faites l'honneur de me demander mon conseil; le voici: — Laissez-là le passé; montrez le présent sous une forme, qui ne laisse aucun doute sur la justice de Votre cause, sur la fermeté de Vos résolutions, sur la sagesse de Vos mesures; faites entrevoir l'avenir sous un aspect, qui éloigne absolument toute idée d'intérêt personnel; et j'ose répondre non-seulement de l'opinion, mais encore de la faveur et de la confiance générale."

Cette réponse parut le mettre à son aise. Il me dit : Vous avez parfaitement raison ; si vous partiez, après ne m'avoir dit que cela, je me féliciterais bien de vous avoir vu. Voilà la marche qui sera adoptée. — Je n'y fais qu'une seule restriction. Il faut parler du passé à notre ennemi : nous avons de trop bonnes choses à lui dire. Mais quant à nos amis, et au public, il vaut mieux qu'il n'en soit plus question. Expliquons-nous donc d'abord sur le présent. Vous voyez ce qui se passe. Nous avons fait un armement bien dispendieux ; nous l'augmenterons encore de beau-

coup; tout ce qui étoit resté en ar-
rière, jusqu'au dernier régiment,
a reçu ordre de marcher. Notre
intention est de faire une guerre
rigoureuse; une-fois en-train,
quelques revers même, quelques ba-
tailles perdues, ne nous engageront
pas à rétrograder. Nous aurons
aussi des alliés. L'Empereur de
Russie s'est déjà prononcé d'une
manière, qui nous autorise à tout
espérer de lui. Les Français
n'ont jamais soupçonné nos véri-
tables rapports avec ce Souverain.
Ils sont tels, que si nous nous trou-
vions aujourd'hui à deux doigts
de notre perte, et si l'Empereur
avoit signé hier, je ne sais quel

traité avec la France, il n'en seroit pas moins à nous avec tous ses moyens. Nous nous flattons, que tout s'arrangera avec l'<u>Angleterre</u>. Vous serez peut-être étonné d'apprendre, que d'après des lettres, que j'ai reçues de Hambourg, un négociateur Anglois est en route pour arriver ici. — Pour ce qui est de l'<u>Autriche</u>, le parti qu'elle adoptera, ne nous est pas positivement connu; en attendant nous sommes parfaitement surs de ses bonnes dispositions pour nous. Vous connoissez Vienne mieux que moi; si Vous aviez là-dessus quelque

donnée satisfaisante, que vous pus-
:siez me communiquer, je vous
en serois fort obligé."

Je répondis, que si par Vien-
:ne, il entendoit les intentions
du Cabinet de Vienne, il avoit
tort de croire, que je les connoissois
mieux que lui, — à moins qu'il
n'en sut moins que rien; que je
n'avois été à aucune époque
initié dans les secrets du gou-
:vernement, et que si autrefois
j'avois possédé quelques notions
sur la situation générale des
choses dans ce pays, une longue
absence m'avoit entièrement
dérouté à cet égard; que pour
autant qu'il s'agissoit d'un

simple calcul conjectural, je m'en tiendrois toujours à un principe qui me paroissoit trop naturel, pour ne pas être fondé ; c'est-à-dire, que l'Empereur ne repousseroit aucun moyen honorable pour effectuer un changement heureux dans l'état actuel de l'Allemagne et de l'Europe, si ce moyen se présentoit à lui sans la perspective d'un redoublement de malheurs dans le cas du moindre revers ; mais quant à des déterminations prises ou à prendre par rapport au moment actuel, je les ignorais si complètement, que je ne savois pas même, com-

-ment le Cabinet de l'Empereur envisageoit et jugeoit l'entreprise, à laquelle le Roi de Prusse s'étoit porté ; que j'avois trop bonne opinion des combinaisons poli-tiques du Cabinet de Berlin, pour ne pas le croire tout autre-ment instruit que moi, sur un objet aussi capital, et qui tenoit de si près aux conditions irré-missibles du succès. — Je m'ap-perçus, que cette réponse l'em-barrassoit plus qu'aucune chose que j'avois dite dans cette conver-sation. Il s'étoit cependant exprimé d'une manière trop distincte sur l'incertitude dans laquelle il se trouvoit par-

rapport à ce même "objet capital," pourqu'il eût pu revenir sur ses pas; et l'empressement même qu'il avoit montré d'obtenir de moi quelque renseignement, trahissoit assez, à quel point il en étoit dépourvu. Il se contenta donc de faire sonner de nouveau, dans des termes assez vagues et mal-assurés, sa confiance entière dans les dispositions amicales de la Cour de Vienne; il me dit, qu'on étoit occupé depuis quinze jours du projet d'y envoyer quelque Militaire de distinction; qu'on en avoit différé l'exécution, tant pour ne pas causer avant le temps

une allarme, qui auroit pu com-
promettre le Gouvernement Au-
trichien, que parceque la guerre
n'étoit pas encore déclarée, et
le plan de Campagne pas assez
fixé; qu'en attendant on avoit
soumis à l'Empereur d'envoyer
de son coté quelqu'officier de
marque faisant sentir, qu'on
seroit bien aise, que son choix
tombat sur le Général Stutterheim;
qu'aussitôt, que l'une ou l'autre
de ces missions seroit en train,
on s'ouvriroit avec la Cour Im-
périale sur tous les projets
présens, et futurs; qu'on n'au-
roit pour elle aucun secret;
qu'on n'arrêteroit rien sur

l'avenir sans son assentiment
complet et formel ; qu'il lui pa-
roissoit de la plus grande né-
cessité de se concerter le plus
tôt possible sur ce, qu'il y
auroit à faire dans le cas d'un
succès décisif, tel qu'il aimoit
à le supposer. Je lui dis alors,
que je partageois si fort son
opinion sur ce qu'il venoit
d'énoncer, que j'avois même
tout bonnement cru, qu'on
s'occupoit depuis long tems
de ces questions, et que quelque
négociation ou discussion y re-
lative étoit en train ; que j'étois
persuadé qu'après une conviction
parfaite de la solidité des plans

militaires de la Prusse, rien ne con-
tribueroit plus à inspirer de la
confiance à l'Empereur, que des
notions satisfaisantes sur l'ob-
jet que l'on se proposoit d'at-
teindre; que sous ce rapport, com-
me sous bien d'autres, rien n'étoit,
selon moi, plus essentiel, que d'avoir
un plan et de savoir avec précision,
vers où on marchoit; que par-
là la Prusse gagneroit elle-
même une assiette fixe, et en-
courageroit les autres à se rallier
à elle. —— Il me dit, que c'é-
toit précisément une des ma-
tières, sur les quelles il avoit
le plus désiré de s'entretenir
avec moi; que j'aurois certai-

-nement des idées là-dessus ; qu'il me prioit de les lui communiquer ; qu'il m'exposeroit ensuite les siennes.

Je m'engageai sans crainte dans cette discussion hypothétique. J'avois en effet beaucoup réfléchi sur ce que pouvoient être les résultats politiques de cette guerre, supposé toujours qu'elle eut pu devenir générale, sans quoi je n'en attendois comme à l'ordinaire, que la défaite, la honte, et le désespoir.

A Naumburg encore, pendant que je fus à attendre le message du Cte Haugwitz ; j'avois

passé mon tems à jetter sur le papier mes idées sur un arrangement futur de l'Allemagne, si elle echappoit au joug étranger; je n'étois donc point embarrassé à repondre.

Je crus cependant, et par plus d'une raison, devoir strictement me renfermer dans la question; et je l'annonçai au Cte Haugwitz, en lui disant, que, quant à l'examen préalable de la probabilité du succès, je ne me sentois pas suffisamment instruit pour l'aborder; que sur ce point-là je m'en remettois à lui, présumant, qu'il ne se seroit pas embarqué dans une entreprise aussi difficile,

et aussi périlleuse, sans en avoir calculé toutes les chances.
Après cela je lui ai développé mon plan, dont je ne citerai que les traits caractéristiques.
— Réléguer les troupes Françaises au-delà du Rhin, objet direct de la guerre, le seul du moins auquel je puis m'interesser.
Cela fait, dissoudre la confédération monstrueuse, qui s'est formée sous les auspices d'un pouvoir arbitraire et étranger.
— Examiner ensuite, si le rétablissement de l'ancienne Constitution de l'Empire, avec telles modifications, que les conjonctures pourroient indiquer,

ne seroit pas préférable à tout. —
Ce rétablissement reconnu im-
-praticable, partager l'Allemagne
en deux grandes confédérations,
réunies par une Alliance perpétuelle,
dont l'une sous la protection
de l'Autriche, l'autre sous celle
de la Prusse, dont les membres con-
-serveroient tous leurs droits de
souveraineté, sauf à être as-
-treints à un système militaire
uniforme. —— Quant aux ar-
-rangemens de territoire, comme
il ne seroit plus possible de
parvenir à un nouvel ordre de
choses, sans que l'un ou l'autre
éprouvât des pertes —. s'en
tenir à la Bavière, plus res-

ponsable du désordre actuel, que qui que ce soit en Allemagne; l'Electeur Archi-Chancelier toujours excepté. — Le réduire à ses anciennes possessions, en lui laissant tout au plus le pays de Bamberg, comme indemnité du duché de Berg; — réunir celui-ci à Cleves, et le remettre à la Prusse, pour faire cesser le scandale d'un Général étranger assis parmi les Princes d'Allemagne, et pour que les places de Düsseldorff et de Wesel se trouvassent entre les mains de la puissance, particulièrement chargée de défendre le Nord de l'Allemagne; — réstituer

[illegible]

à l'ancien possesseur le Tyrol et le Vorarlberg, l'idée d'en voir privée la maison d'Autriche, ne pouvant être supportée sans indignation par aucune âme honnête et sensible *) —. Avancer la frontière autrichienne en Italie jusqu'au Mincio; non pas comme mesure intégrante d'un nouveau plan d'organisation pour l'Italie, à laquelle il seroit prématuré de penser, mais comme condition indispensable de l'indépendance réelle de l'Allemagne, et d'un arrangement solide de ses affaires. etc. etc. etc.

(Le Cte Haugwitz me dit, de

cet air de sérénité et de bien-
veillance, que ceux, qui ont eu
à faire avec lui, connoissent
si bien: " Vous parlez, comme
si vous aviez lu dans mes pensées,
et j'ajouterois presque, dans mes
papiers; voilà, à peu de mo-
difications près le plan, que
j'ai conçu aussi. Nous avons
reconnu la ligne du Rhin,
puisqu' alors nos préparatifs
n'étoient pas assez avancés, pour
rompre avec la France, et puis
qu'il nous falloit encore la preu-
ve complète de sa perfidie, pour
fixer la résolution du Roi; mais
nous l'avons reconnue sous la
condition expresse, qu' aucun ob-

„stacle ne seroit mis à la formation d'une confédération des États du Nord de l'Allemagne. Cette con„dition n'a jamais été remplie. D'ailleurs, je ne veux pas vous ca„cher, que l'idée de cette contre-ligue du Nord, ne m'a pas bien sérieuse„ment occupé, qu'elle n'a été jetté en avant, que pour gagner du tems. Il nous faut avant-tout des victoires, si nous les obtenons, je vous pro„mets bien, que vous n'entendrez plus parler ni de la ligue du Rhin, ni du Primas, ni de Murat. Pour les arrangemens de territoire, je suis de même complétement de votre opinion; c'est la Bavière qui doit payer l'écot; je crois

qu'il seroit bien-fait, non seulement de rétablir, mais d'agrandir la Prusse du côté de la Franconie; ce qui la mettroit en-état de couvrir plus efficacement le flanc droit de la puissance Autrichienne. Quant à la restitution du Tyrol, et à l'extension de la frontière de l'Autriche en Italie, je regarde ces mesures comme les plus pressantes de toutes, et le Roi y est tellement déterminé, que dut-il lui en couter quelque province à lui, il ne lâchera pas prise sur cet article."

La conversation s'étoit prolongée au-delà de deux heu-

„res; le Cte Haugwitz s'en apper„
„çut, puisque le jour l'amèn. Il
me dit alors, qu'après cette expli.
„cation générale, il avoit deux pro.
„positions spécielles à me faire.
D'abord, que je l'assistasse pendant
quelques jours de mes conseils, et en
cas de besoin de ma plume, et
ensuite, que, lorsque je serois bien
informé de tout, je me rendisse à
Vienne; — „non pas, disoit-il,
avec une commission quelconque —
car ce n'est pas à nous à vous
en donner — mais simplement
pour parler de ce que vous aurez
vu et entendu, et pour contribuer
à détruire les derniers restes de
méfiance, s'il pouvoit en exis.

ter encore ? — Je répondis, que quant à la première proposition je ne m'y refuserois certainement pas, pour autant que je serois capable de la remplir, et supposant toute fois que mon séjour ne se prolongeât pas au-delà d'une semaine, mais que quant au voyage à Vienne, j'étois obligé de le décliner absolument; que je n'avois aucun titre quelconque pour m'ingérer dans des affaires aussi importantes, lorsque je n'y étois pas directement appellé; que je ne savois pas même comment on jugeroit à Vienne, le voyage, que je venois de faire, auquel je

m'étois déterminé en suivant ma propre impulsion, qui m'avoit dit de l'entreprendre à tous risques; mais que je ne pouvois m'aventurer plus loin; que d'ailleurs le récit fidèle, que je ferois en tout cas de tout ce, que j'aurois appris dans ce voyage, se feroit également bien par écrit; sans compter que j'éviterois par cette voie les bruits et les conjectures, aux quelles mon apparition subite à Vienne ne manqueroit pas de donner lieu. — Après cela il n'a plus été question du voyage. M.r de Haugwitz est rentré dans la première partie des ses propositions:

Il m'a dit, qu'il m'avoit à me demander avant-tout, de me charger de la révision d'un Manifeste, rédigé par Mr. Lombard, et de la traduction de cette pièce en allemand. Il m'a assuré, que je trouverois Lombard dans des dispositions, dont il seroit bien content, prêt à accueillir toutes les remarques, et toutes les critiques que je pourrois lui communiquer sur son travail, et à y faire tous les changemens, que je proposerois. — Il m'a demandé ensuite de rédiger un article, en réponse à ceux, que les Journaux Français avoient publiés sous les dates

fictives de Dresde et de Cassel, rélativement à la situation de ces deux cours, et à leurs rapports avec la Prusse.

Rentré chez moi, j'ai fait la minute, dont ce, que l'on vient de lire, est l'extrait; j'ai lu les papiers, que le C.te Haugwitz m'avoit remis; et j'ai rédigé l'article sur les deux cours Electorales, tel qu'il a été imprimé dans la gazette d'Erfurt du 7. Octobre.

À 9. heures du soir je me suis rendu chez le Marquis de Lucchesini. Comme tout le monde se couchoit de bonne-heure à Erfurt, il m'avoit pro-

-pose une fois pour toutes, de venir passer les soirées avec lui tête-à-tête. J'ai saisi cette proposition avec le plus grand empressement. Je connoissois le Cte Haugwitz ; je savois, quel étoit en-général le caractère de ses discours ; il avoit plus d'une espèce d'interêt à me présenter l'histoire du passé et l'état actuel des choses, sous un aspect favorable et brillant ; le récit, par lequel il avoit débuté, bien loin de me satisfaire, ne m'avoit rendu que plus désireux d'éclaircissemens et de rectifications. Je n'ignorois pas, que ceux de Mr

de Lucchesini, ne seroient point des évangiles non-plus ; mais entre deux versions inexactes les chances s'augmentoient pour arriver à la verité. Je savois d'ailleurs, que ce dernier Ministre n'avoit jamais été au-fond-de-son coeur l'ami de Mr de Haugwitz, je l'avois beaucoup connu autrefois, et pouvois le questionner tout-à-mon aise ; et quant au point, qui m'intéressoit le plus, une connoissance complète des motifs qui avoient déterminé la Prusse à cette subite levée-de-boucliers, j'étois sûr, que dans une suite d'entretiens je parviendrois à l'éclaircir tout-à-fait. Voilà

les raisons, par lesquelles je crus devoir regarder les soirées de Mr de Lucchesini come une source d'information très précieuse.

Cette première conversation fut entièrement consacrée à l'histoire de ce qui s'étoit passé à Paris, pour amener la rupture avec la Prusse. Mr de Lucchesini me confirma en masse l'apperçu, que le Cte Haugwitz m'avoit donné sur l'origine des traités de Vienne et de Paris; (ce fut plus tard comme on le verra ci-après, qu'il m'en fournit un récit plus circonstancié.) Il m'assu-

-ra, que lui aussi regardoit depuis long-
tems une guerre avec la France
comme inévitable. — Je savoit,
à ne pas pouvoir en douter, que dès
la premiere ouverture des négo-
ciations avec l'Angleterre, la
restitutions du pays d'Hanovre
avoit été distinctement proposée
au Gouvernement Anglois. On ne
voulut pas le croire à Berlin;
cette démarche, faite à la même
époque, où Mr Laforet avoit
ordre de presser le Cabinet de
Berlin, à compléter, et à ren-
forcer les mesures, par lesquelles
il s'étoit approprié ce pays;
parut d'une perfidie si noire,

que ceux mêmes, qui connoissoient le Gouvernement François, avoient de la peine à y ajouter foi. Les négociations de Mr Oubril répandirent un nouveau jour sur les desseins et les dispositions secrètes de ce Gouvernement.

Le traité signé le 20 Juillet contenoit deux articles secrets, dont l'un arrêtoit le fameux dédommagement du Roi de Naples par les Isles Baléares, et dont l'autre, en addition à l'article 5. patent du traité, portoit, que la France et la Russie engageroient conjointement le Roi de Prusse à faire sa paix avec le Roi de Suède;

sans demander à ce Souverain le sacrifice de la Poméranie Suédoise."
Rien, d'après ce qu'il me dit, n'avoit jamais plus irrité le Roi de Prusse, que cette clause impudente, qui sembloit lui attribuer un projet, contre lequel il avoit protesté sans cesse, et qu'il repoussa chaque fois, que la France lui en présenta l'amorce. Ce qui rendit cet article plus piquant, c'est que Napoléon, en parlant à ses entours de ses projets pour l'avenir, avoit dit à plusieurs reprises: "C'est un brave homme, que ce Roi de Suède; je ne me contenterai pas de lui conserver son pays; je tâcherai de

l'aggrandir." — Dans le cours
des conférences avec Oubril, les
négociateurs Français avoient
constamment fait entendre,
que si l'Empereur de Russie
désiroit de s'étendre en Pologne,
on y consentiroit sans difficul-
-té; et, selon Mr de Lucchesini
il n'avoit pas tenu au Cabinet
des Tuilleries, qu'un article
formel ne fût ajouté pour cet
effet, aux conditions secrètes
du traité. — Enfin une nou-
-velle déclaration, sur la faci-
-lité avec laquelle on se prê-
-teroit en France à la restitu-
-tion de l'Electorat, fut faite
au Gouvernement Anglois,

avant le départ de Lord Lauderdale pour Paris ; Napoléon se flattoit à cette époque, que de concert avec l'Empereur de Russie, il engageroit le Roi de Prusse sans difficulté à sortir du pays d'Hanovre ; on ne pensoit pas même à la réstitution de ses provinces cédées ; quelque dédommagement chétif (quelque Bernbourg, Köthen &c. disoit le Marquis) voilà tout ce qu'on avoit imaginé pour lui, et chaque jour développa d'avantage le projet de le sacrifier absolument ; et de préparer la chûte de sa monarchie.

Ce fut-là la substance des avis, qu'il avoit donnés depuis

quelques mois à sa cour, mais principalement de deux rapports, qu'il fit le 22. et le 29. de Juillet, et lesquels, joints aux propositions faites à l'Electeur de Hesse, et aux démarches hostiles contre le Prince d'Orange, déterminerent le Roi à la guerre. — Plus d'une fois, pendant le cours de ce récit, j'avois été tenté d'aborder l'importante question, si tout cela motivoit assez la résolution, de rompre subitement avec la France; mais il me paroit plus sage de l'ajourner; j'aurois pu dire au Marquis des choses, qui l'auroient embarrassé, ou peut-être même re-

froidi pour moi ; et je voulois m'instruire complètement, avant d'en venir aux discussions.

Il me raconta ensuite l'histoire de son rappel. Le gouvernement français avoit intercepté une de ses dépeches. (à en juger d'après plusieurs circonstances, je ne crois pas me tromper en soupçonnant, que cet incident avoit été prévu, ou amené à-dessein :) Il fit demander le rappel de Mr de Lucchesini ; Laforet eut ordre de déclarer : " qu'il ne répondoit de rien, si cette demande n'étoit pas accordée sur-le-

champs. La cour de Berlin, comme Mr de Haugwitz me l'avoit déjà dit, fut entièrement enchantée de cet orage ; rien ne lui parut plus favorable pour masquer ses projets ; et Mr de Knobelsdorff connu de tout tems pour être un des partisans les plus zélés de Napoléon et du systême pacifique, fut choisi exprès, pour donner le change. Mais ce qu'il y eut de plus curieux dans cette dernière mesure (c'étoit-là un des stratagêmes du Cte Haugwitz) c'est que ce Knobelsdorff fut lui même complétement la

dupe de sa mission. Il s'imagina tout-de-bon, qu'on l'envoyoit à Paris, pour rétablir la bonne in-telligence, moyennant son crédit personnel ; il y arriva, ne se doutant de rien, et croyant, qu'il applaniroit toutes les différen-ces dans peu de jours. Il eut la bonhommie de croire, que ses instructions étoient un secret pour M. de Lucchesini, dans lequel il ne voyoit plus qu'un Mi-nistre disgracié. Il les lui cacha soigneusement ; et lorsque celui-ci, feignant de tout igno-rer, lui dit, que l'on prétendoit, qu'il étoit dans ses instructions

de demander la rétraite des troupes françaises ; l'autre en convint, ajoutant, " qu'il regardoit comme peu difficile d'engager l'Empereur à cette démarche." A la première audience, Napoléon s'adressa à Mr de Knobelsdorff en ces termes : " Je suis bien-aise de Vous voir ici ; j'aime les hommes simples et ronds, comme Vous ; mais je suis bien mécontent de Votre cour. Qu'est-ce que ces chicanes sur la Confédération-du-Nord, et sur le séjour de mes troupes en Allemagne ?" L'autre voulut faire comprendre, que le Roi étoit loin, de

proposer à l'Empereur la moindre chose désobligeante, mais qu'il lui paroissoit cependant, que le séjour des troupes Françaises devoit avoir un terme quelconque. Sur quoi Napoléon, s'emportant terriblement, s'écria: " Mais vous ne savez donc pas, que je veux avoir Cattaro! Que j'ai besoin de Cattaro! Pas un homme ne passera le Rhin, avant que cela ne soit terminé. — Quant à cette misère de 7. ou 8000. hommes, qui se trouvent du coté de la Westphalie, il y aura moyen de s'entendre; mais avant tout il faut que votre Roi désarme; qu'il désarme complétement,

que toutes les troupes rentrent
dans leurs quartiers de paix".
Knobelsdorff fut un peu inquiet
après cette sortie vigoureuse;
mais lorsque le lendemain matin,
il reçut en présent quatre
chevaux et une voiture (chose
qui n'avoit jamais eu lieu, que
pour l'Ambassadeur Turc) il
se crut de nouveau au pin-
nacle de la faveur. Il écri-
vit à sa femme, qu'elle
pouvoit être parfaitement
tranquille; qu'on ne pensoit
pas à la guerre; et lorsqu'
il fut question du départ de
Napoléon pour l'armée,
il demanda bonnement à sa

cour, s'il devoit l'accompagner dans ce voyage.

Mr de Lucchesini, en partant de Paris, eut une audience-de-congé, très-longue, et très-calme. Bonaparte lui parla sans cesse — "des plans, qu'il méditoit pour le bonheur de l'humanité," et de ce "qu'on n'auroit qu'à le laisser faire, pour que l'Europe se trouvât bientôt dans l'assiette la plus désirable." En touchant aux négociations avec l'Angleterre, il lui dit: "Je sais bien, que ce Lauderdale n'est autre-chose qu'un espion, que j'ai à Paris; il y-a long tems, que j'aurois renvoyé cet homme;

-mes Ministres ne l'ont pas vou-
-lu." —
Mr de Lucchesini demanda
ensuite à Talleyrand (avec le-
quel il paroit avoir été bien jus-
-qu'au dernier moment) l'ex-
-plication de ce propos; et il
apprit, qu'effectivement lui et
Champagny avoient déclaré
à l'Empereur, qu'au moment,
où une nouvelle guerre conti-
-nentale alloit éclater, il étoit
de toute nécessité de conserver
l'apparence d'une négociation
avec l'Angleterre, pour ne pas
jetter le peuple dans le déses-
-poir. — Il me dit à cette
occasion, ce qu'il m'a souvent

répété ensuite, que la guerre avec l'Angleterre étoit au-fond la seule à laquelle le public de France s'intéréssat, puisque les maux, qu'elle infligeoit au pays, étoient sentis dans chaque moment; que rien n'étoit aussi hautement prononcé dans toutes les classes du peuple, que le voeu, de voir finir cette guerre; et que lorsqu'on parloit de paix à Paris, on entendoit toujours la paix avec l'Angleterre; les autres étant aussi indifférentes au public, que les victoires et les conquêtes de Bonaparte.

Selon ce, qu'il me disoit encore,

la negociation avec l'Angle-
-terre étoit réellement fort
avancée à une certaine époque.
Malte, et le Cap étoient ac-
-cordés; on se débattoit encore
un peu pour Surinam, qui
à-la-fin auroit été abandon-
-né aussi; mais la grande
pierre d'achoppement étoit
la Sicile, sur laquelle les
deux parties paroissoient égale-
-ment déterminées à ne pas
céder. Il croit cependant, que,
quand même on se seroit à-la-
fin arrangé sur cet article, deux
grandes difficultés se seroient
présentées au dernier acte de

la négociation. Le Gouvernement Français auroit exigé, comme point-d'honneur, quelque modification dans les principes du droit maritime, chose, à laquelle l'Angleterre n'auroit certainement jamais consenti. D'un autre côté, malgré l'extrême légèreté, avec laquelle la France avoit toujours traité l'affaire de la restitution du pays d'Hanovre, cet article auroit éprouvé aussi des difficultés très-sérieuses; car le Gouvernement Anglois ne se seroit pas contenté du consentement pur et simple de la

France ; il auroit demandé la garantie de l'éviction ; et au point où en étoient les choses, celle-là ne pouvoit plus être obtenue que par une guerre avec la Russie. Napoléon se flattoit un moment, qu'il y parviendroit par l'intervention de l'Empereur de Russie, mais son calcul étoit faux, comme la plupart de ceux, qu'il avoit faits par-rapport aux dispositions de ce Monarque.

Lundi. 6. Octobre. Je me suis rendu à 10. heures

du matin chez Mr Lombard, auquel l'état de sa santé ne permettoit pas de sortir. Je l'ai trouvé dans une triste situation, perclus des mains et des pieds, pouvant à peine se trainer d'une chaise à l'autre. Son esprit avoit conservé son ancienne vivacité ; et quant à son crédit et à son pouvoir, ils n'avoient nullement baissé ; il étoit toujours bien plus Ministre que Mr. de Haugwitz, qui ne faisoit aucune démarche essentielle, sans que Lombard y eut préalablement consenti ; et plus d'une

fois j'ai entendu dire celui-ci à son frère Pierre, favori et Secrétaire intime du Ministre : "dites au Cte Haugwitz que j'ai à lui parler ce soir ; n'oubliez pas que le Cte Haugwitz doit venir chez moi demain matin."

Il m'a reçu d'une manière extrêmement amicale. Nous avions été anciennement liés, mais je m'étois éloigné de lui, pendant les trois dernieres années de mon séjour à Berlin, ayant pris également en horreur, ses principes corrompus et la perversité de sa con-

-duite ; de-sorte qu'il y avoit bien sept ans, que nous ne nous étions pas vus. Il me dit: " Nous voilà donc à-la-fin d'accord : croyez, qu'au-fond nous l'étions toujours bien plus, que vous ne pensiez. Nous avons différé sur les moyens, mais non pas sur le but. Je ne pouvois pas me prononcer pour la guerre, ni conseiller au Roi de l'entreprendre tant que la nation y étoit absolu-ment opposée ; aujourd'hui elle la veut toute-entière ; parmi les 10. ou 11. Millions, qui la composent, pas un homme n'est d'un sentiment différent.-

Il me parla ensuite de son Ma-
nifeste en disant, qu'il étoit
fait depuis huit jours, mais que
depuis qu'il avoit su, que le
Roi m'avoit appellé, il n'a-
voit plus voulu y toucher,
sans connoître mon avis sur
cette pièce. — Après cela, il
me remit, comme introduc-
tion au Manifeste, une lettre
qu'il avoit écrite au nom du
Roi, à l'Empereur Napoléon
et qui avoit été présentée à
celui-ci avec l'Ultimatum
de Knobelsdorff. Il y joignit
une lettre de Napoléon au

Roi, antérieure à la sienne, et datée, si je ne me trompe, du 12. Septembre. Il me pria de lire ces pièces chez moi, et de retourner chez lui après-diner, pour lui en dire mon opinion, et procéder ensuite à la lecture et l'examen du Manifeste. — J'omets plusieurs choses inté-ressantes, qu'il me dit dans cette première entrevue, puis-qu'il y en eut plus tard une autre, dans laquelle il y revint avec des développement très re-marquables, qui se trouveront à leur place.

Rentré chez moi, je lus la lettre à Napoléon; et j'en fus bien-mal-édifié. C'étoit une pièce d'une longueur assommante, contenant la plupart des griefs et des explications, qui se retrouvent dans le Manifeste, et écrite d'un ton de familiarité de patelinage, et souvent d'indécence, qui me choquoit extrêmement; je trouvois le Roi plutôt compromis, que justifié par cette lettre. On pouvoit d'ailleurs en dire ce que Rivarol disoit de la fameuse adresse de

Mirabeau à Louis XVI. pour le renvoi des troupes de Paris, "qu'il y avoit trop d'amour pour tant de menaces, et trop de menaces pour tant d'amour." Je ne pouvois pas me dissimuler que dans la lettre de Napoléon, rédigée, non pas dans le style-de-Cabinet-Bonaparte mais dans le meilleur style des bureaux de Talleyrand, il y avoit infiniment plus de mesure, de goût, et de dignité. Le texte de cette dernière lettre étoit, "qu'une guerre entre la France et la Prusse, seroit une mons-

trusité politique, attendu que ces deux états étoient faits pour vivre toujours dans la plus étroite intelligence."

J'ai diné chez le Cte Haugwitz avec Mr de Lucchesini et son fils cadet, le Cte de Görtz Ministre de Saxe, le Baron de Waitz Ministre de Hesse etc. etc. Le Cte Haugwitz m'a dit avant le diner, qu'il avoit communiqué l'article, que j'avois écrit la veille sur les dispositions des deux Cours Electorales, aux deux Ministres de ces cours, avant de le livrer à l'impression et

"qu'ils en avoient été très-contens."
Je n'eus pas le tems, de m'en
expliquer d'avantage avec lui;
mais ayant réfléchi pendant le
diner sur ce qu'il y avoit de
louche dans la conduite de l'
Electeur de Hesse, et princi-
-palement dans celle de Mr de
Waitz, que je savois très foible-
-ment attaché à l'alliance
Prussienne, et très mediocrement
porté pour la guerre, j'en parlai
après-diner au Marquis de Luchesini. Je lui avouai, que le préten.
du contentement de Mr de Waitz
me paroissoit assez suspect; et
j'appuyai d'autant plus sur cette

observation, que je m'imaginois
depuis quelques jours, qu'ils vou-
loient dissimuler leurs veritables
rapports avec la Hesse, et qu'ils
étoient en effet beaucoup moins
avancés avec l'Electeur, qu'ils ne
se donnoient l'air de l'être. Mais
le Marquis me dit d'un ton très
positif que mes soupçons n'étoient
rien moins que fondés; que malgré
toutes les démonstrations de
neutralité, l'Electeur de Hesse
étoit dans leurs intérêts de cœur
et d'ame; et que s'il avoit paru
tergiverser, c'étoit par un cal-
cul d'avarice, pour obtenir des sub-
sides de l'Angleterre, en négo-
ciant pour son propre compte,
et faisant semblant de se faire

tirer l'oreille quoique sa résolution fut prise depuis long tems." Au reste, ajouta-t-il, quant à l'article en question, je vous prie de ne pas vous en faire conscience; il faut un peu faire les honneurs de ces Messieurs, puisqu'ils ne veulent pas se produire eux-mêmes."

A 4 heures je suis retourné chez Lombard. Je m'étois bien promis de ne pas lui déguiser mon opinion sur la lettre à Napoléon et je lui ai dit à-peu-près tout ce que j'en pensois. Il l'a pris assez bien; il s'est foiblement défendu; il s'est borné à m'assurer, que je serois plus content du Manifeste. Il m'en a fait

alors la lecture. Je l'ai trouvé
en effet supérieure à la lettre, et
à mon attente. Ce n'est pas
dire, que j'en aie été absolu-
-ment satisfait; il s'en fallait
de beaucoup. Je sentois tou-
-tefois, que la tâche étoit ex-
-cessivement difficile. La
Prusse se trouvoit placée, grâces
à ses longs égaremens, dans un
dilemme singulièrement cruel.
Ses meilleurs argumens étoient
toujours des armes-à-deux-tran-
-chans, par lesquelles, de quelque
côté qu'elle tournât, elle se frap-
-poit, elle se blessoit elle-même.
Vouloit-elle faire valoir contre
la France, les nombreux sacri-
-fices (d'honneur et de prin-

-régies :) qu'elle lui avoit faits, elle achevoit de se perdre dans l'opini-
-on de l'Europe ; vouloit elle se relever dans celle-ci, elle étoit ob-
-ligée de convenir, qu'elle avoit constamment trompé la France.
Un franc et noble aveu de ses torts, une espèce de rétractation solem-
-nelle, auroit peut-être été le seul moyen d'éviter ce double écueil;
mais les Ministres qui publièrent le Manifeste, étant les mêmes, qui avoient présidé à sa politique de-
-puis tant d'années, on ne pouvoit pas s'attendre à une marche pa-
-reille. Quelques phrases bril-
-lantes, sans trop de Liaison et d'ensemble, un style coupé, une tournure épigrammatique, voilà

donc les seules ressources qui restoient au rédacteur de cette pièce, et en considérant la base fragile, sur laquelle il étoit condamné à travailler, il seroit très injuste de nier, qu'elle étoit composée avec beaucoup de talent.

La première lecture faite, il me proposa de discuter la pièce, article par article. Il adopta, non-seulement avec facilité, mais avec le plus grand empressement, toutes les observations, que je crus devoir lui faire ; il n'en repoussa pas une. Il y avoit une quantité de passages, qui se ressentoient de ce ton indécent, qui m'avoit tant révolté contre

la lettre ; il les supprima ou les modifia tous. Il me sollicita quelque fois de prendre la plume, pour exprimer avec plus de précision la tournure, que je voulois substituer à la sienne ; ce fut-là la seule opération, par laquelle j'ai directement concouru à certains passages de ce Manifeste.

Le paragraphe, qui rappelle l'assassinat de Mr. le Duc d'Enghien, se trouva rédigé à-peu-prés dans les termes, qui m'avoient violemmment choqué dans la lettre. Il le changea d'aprés mon conseil. Mais ici je ne me bornai pas à une simple critique de rédaction. Je lui demandai s'il avoit bien pensé aussi à ce

qu'il faisoit en articulant un grief de cette nature ; ce trait-là, et deux ou trois autres de la même force, lui disois-je, sont le signal d'une guerre à mort ; et quelque soit la satisfaction personnelle que j'éprouve à voir exposés au grand jour, des crimes, pour lesquels la lâcheté du siècle n'a été que ~~trop~~ indulgente, je vous avertis cependant, en envisageant la chose comme homme d'état, qu'il faut être bien sûr de son fait, et tenir la victoire avec les deux mains, pour se permettre de parler ce langage dans une pièce diplomatique. Je reproduisis la

même observation à-propos de plusieurs autres paragraphes ; il me répondit chaque fois, "que le Roi le vouloit ainsi :" après quoi il n'y eut plus rien à dire.

Il y avoit un article, où le Roi faisoit valoir contre Napoléon la démarche faite il y a quelques années, pour engager Louis XVIII. à renoncer à son droit à la couronne. Cet article étoit d'un scandale outrageant. Je représentai à Lombard, combien la Presse étoit intéressée à faire oublier cette odieuse transaction. Il supprima le passage. Mais c'est en le discutant que se manifesta d'une manière bien claire, la collision de deux grands inter=

-tés opposés, qui pesoit sur le fond de ce travail. Pour mettre Napoléon dans tout son tort, on ne pouvoit pas trop appuyer sur les preuves de dévouement et de soumission que la Prusse lui avoit si libéralement prodiguées; pour embellir la cause de la Prusse dans l'esprit de la partie saine et honorable des contemporains, on ne pouvoit leur dérober assez le souvenir de sa longue complaisance pour l'ennemi commun de l'Europe. Lombard, et le Cabinet de Berlin, inclinoient visiblement, et par des raisons faciles à saisir, aux plaidoyers du premier genre; quant à moi j'aurois préféré le second.

Cependant ils ne s'aveugloient pas au point de ne pas sentir, qu'ils marchoient sur des épines. Entre plusieurs phénomènes curieux résultant de ces intérêts contradictoires, en voici un, que je crois devoir citer, puisqu'il me paroit singulièrement caractériser ce qu'il y avoit d'equivoque dans leur position. Rien n'étoit au-fond plus odieux que cette <u>alliance</u>, qu'ils n'avoient pas rougi de signer, dans un moment de détresse commune, où le premier, le seul besoin de l'Europe étoit l'union la plus étroite <u>contre</u> celui, dont ils firent leur Allié. D'un autre coté cette même circonstance pouvoit aggraver aux yeux

des Français, et aux yeux de tous ceux, qui approuvoient l'ancien système de la Prusse, l'injustice et la noirceur de sa conduite et Napoléon. L'Empereur avoit donc imaginé de faire désigner simplement par traité dans la version Allemande du Manifeste, ce qui dans l'Original François devoit porter son vrai nom d'Alliance! Et quoiqu'il s'apperçut à-la-fin, que cette ruse pouvoit manquer son but, par la simple confrontation des deux textes, il y tenoit cependant assez, pour qu'il en restat des traces dans différens endroits de la declaration.

La partie du Manifeste, qui

contenoit la justification de la Prusse sur les traités de Vienne et de Paris, fut celle, où je refusai toute concurrence, même celle d'une critique de rédaction. Je répétai à Lombard, ce que je n'avois cessé de déclarer à Mrs de Haugwitz, et de Lucchesini, que je trouvois ces traités impardonnables, et inexcusables, et que je ne pouvois prendre aucune part quelconque à une apologie, dont jamais je ne reconnoîtrois les bases.

Là, où pour la première fois il étoit question du Hanovre, et où il étoit dit, "que la Prusse avoit offert à la Cour de Londres de s'opposer à l'envahissement de ce pays, sous des conditions que

celle-ci rejetta, il se trouvoit un
passage, dans lequel on attaquoit
directement les principes du Gou-
vernement Anglois par-rapport
à la navigation des neutres. Je
fis sentir l'imprudence de cette ti-
rade dans un moment, où on vou-
loit se rapprocher de l'Angleterre;
j'allois en démontrer la futilité,
lorsqu'il se détermina tout-court
à la retrancher.

Le moment le plus difficile
et le plus orageux de cette longue
séance fut celui où nous discutions
la péroraison. Après les mots
qui désignent l'Empereur de
Russie, il y avoit un passage
de quelques lignes, où sans avoir
nommé l'Autriche, on en

parloit dans des termes, qui n'étoient absolument applicables qu'à elle. Le sens de cette étrange allusion étoit, "que l'Empereur seconderoit la Prusse de ses voeux, s'il ne pouvoit pas le faire de ses efforts." Déjà à la première lecture j'avois été si fort frappé de ce passage, que je m'étois bien promis, de le faire disparoitre à tout prix. Je représentai à Thugut ce qu'il y avoit d'injuste, d'indélicat, et de cruel à compromettre gratuitement une puissance, qui, par quelque raison que ce fût, ne vouloit pas se précipiter dans la lutte; j'en appelai aussi à l'intérêt bien-entendu de la Prusse,

qui ne l'engageoit certainement pas à s'aliéner la cour de Vienne, en la violentant ouvertement dans sa marche. — Je rencontrai dans cette discussion plus de tenacité, et de résistance, qu'il n'y en avoit eu dans aucune autre partie du travail. Il se retrancha de nouveau derrière l'objection embarrassante, " que le Roi l'avoit voulu ainsi ; " mais depuisque je m'étois apperçue, à quel point il étoit le maître absolu de la rédaction, cette objection ne fit plus son effet. Cependant je vis de plus en plus, que pour remporter ici la victoire, il s'agissoit d'une grande fermeté. Je lui déclarai

dont enfin tout-net, que si ce pas-sage n'étoit point supprimé, non seulement je ne me prêterois jamais à la traduction du Manifeste, mais je le renierois hautement, je m'inscrirois en-faux contre cette pièce; et de plus je me croirois obligé de quitter incessamment l'Infant; je le quitterois dans la nuit, après avoir expliqué au Roi, par une lettre, que je remet-trois au Cte Pietzin, le motif de mon départ précipité. — Il me regarda d'un air de surprise; et après avoir réfléchi pendant quelques secondes, il prit brusquement la plume, et effaça le tout.

Cette séance s'étoit prolongée jusqu'à 9. heures. J'avoue, que

plus d'une fois pendant sa durée, je m'étois livré à des reflexions sérieuses sur la manière singulièrement leste, dont se traitoient les affaires dans ce Cabinet, que l'Europe étoit accoutumé à croire si prudent, si artificieux, et si profond. La pièce, qui fut discutée ce soir, étoit de la première importance ; elle devoit influer sous tant de rapports, sur le sort futur de la Prusse ; et il dépendoit de Lombard tout seul, de la rédiger, de la modifier, de la renverser avec moi ; ni le Roi, ni le Cte Haugwitz, ni personne, ne fut consulté sur aucune de ces opérations ; car le Mani

-feste resta absolument tel, qu'il étoit sorti de nos mains; et le Roi ne l'a pas même revu, avant qu'il fut imprimé et publié!

Le travail de la révision fini, Lombard me dit, que le Roi étoit extrêmement pressé de voir ce Manifeste publié, qu'Il ne vouloit pas tirer l'épée, sans en avoir déclaré les motifs, et que je lui rendrois un très-grand service, en accélérant autant que possible la traduction. Je l'entrepris en rentrant chez moi, et y ayant consacré toute la nuit, je la terminai à 8. heures du matin.

Mardi. 7. Octobre. J'ai vu dans la matinée une quantité de

personnes, qui se trouvoient à Erfurt, et sur-tout un grand nombre d'Officiers, de la suite du Roi, et autres. Je puis dire en toute vérité, que chaque homme, que je rencontrai dans la rue, m'aborda à-peu-près avec le même compliment: — "Vous etes ici! Dieu en soit loué! cette fois-ci nous ne serons donc pas trompés." En réfléchissant sur ce qu'il y avoit de funeste dans une situation, où il falloit de pareilles garanties, pour calmer la méfiance et les craintes, je commençai en même-tems à soupçonner, que l'effet que ma présence sembloit

produire, pouvoit bien avoir été le principal motif, par lequel les Ministres m'avoient invité; plusieurs choses, que j'ai observées depuis, m'ont confirmé dans cette opinion.

Après avoir diné chez le Cte Haugwitz, j'ai eu encore une assez longue conversation avec lui. Il avoit reçu une dépêche du Cte Finkenstein; l'Empereur ayant été absent de Vienne, lorsque les dernières communications de la Prusse y étoient arrivées, le Cte Finkenstein n'avoit pas encore reçu une réponse positive. Le Cte Haugwitz me parla de nouveau du projet de la mis-

-sion militaire. Je me trouvois dans un singulier embarras toutes les fois, qu'il entama ce sujet. Car d'un coté je frémissois de l'idée de voir la Prusse embarquée toute seule dans cette vaste et terrible entre-prise; j'en calculois les suites possibles, pour elle, et pour les autres puissances; j'étois sûr, que sans l'appui de l'Autriche elle ne pouvoit pas la conduire à bon port. ———

D'un autre coté loin d'avoir le droit, de proposer ou de prôner des mesures, par lesquelles la cour de Vienne pouvoit être alarmée ou compromise, pré-

-sumant déjà par plusieurs in-
-dices, que l'Empereur ne jugeroit
pas convenable, de prendre part
à la guerre ; j'avois plutôt le
devoir de détourner autant que
possible, tout ce qui pouvoit le
contrarier ou le gêner dans sa
résolution. Heureusement (je
veux dire pour moi, puisque ce fut
bien autre chose pour la Prusse) le
Cte Haugwitz, dès la première con-
-versation, s'étoit montré si fort
satisfait des dispositions, qu'il
supposoit à l'Autriche ; et si
complètement tranquille, et résig-
-né sur les déterminations futures
de cette puissance, que je n'avois

qu'à prendre le ton, auquel il m'
invitoit lui même ; et rien ne
m'annonçant de sa part, qu'il
regardat comme particulièrement
présent cet envoi d'un Officier
négociateur, j'étois autorisé à
en penser de même, quelque fut
ma vraie opinion à cet égard.
Cette fois ci il s'expliqua de ma-
nière, que je m'attendois à voir
tomber le choix sur le Général
Phull (peut être dans la vue
secrète de l'éloigner pour quel-
que tems de l'armée où il ne
convenoit guères au Duc de
Brunswick) tandis que je sa-
vois pour sur, que le Roi pré-
féreroit le Cte de Pelzig. Je

pris l'occasion pour dire, que malgré la haute idée que j'avois des talens militaires du Général Phull, et mon amitié personnelle pour lui, je le croyois peu fait pour une mission pareille, à cause de son extrême vivacité et impétuosité. Par la facilité avec laquelle le Cte. Haugwitz adopta cette observation, je m'aperçus, que le projet en-lui-même étoit encore loin de sa maturité, ou qu'on craignoit de le mettre en-train.

Il me parla ensuite de la Russie. Il dit, que je pouvois être bien persuadé, que jamais l'Empereur n'avoit été plus

prononcé pour la guerre; qu'Il y mettoit plus d'ardeur encore que la Prusse; que sans se borner aux négociations amicales, *Il tiendroit un langage très-énergique à ses voisins*, qu'Il feroit marcher *trois* armées, l'une vers la *Silésie*, la seconde vers la *Gallicie*, la troisième vers *l'Italie*; et qu'Il déclareroit sans beaucoup de détours, qu'*Il ne souffriroit aucune neutralité*.

Ces paroles me frappèrent extrêmement; et ne pouvant pas en cacher ma surprise, je m'expliquai avec une vivacité analogue à l'impression

qu'elles m'avoient faite. Je lui dis, que, si je l'avois bien compris, je voyois se reproduire un système, qui déjà dans une occasion précedente avoit entrainé les plus grands malheurs; que j'osois lui rappeller l'année dernière; que j'avois toujours été persuadé, que le projet de forcer la Prusse à la guerre, étoit une des causes principales du triste résultat de la campagne de 1805; que je frémissois en pensant, que l'on put s'aviser de renouveller ce projet contre l'Autriche; qu'il en résulteroit certainement les mêmes désastres; que s'il existoit un moyen de jetter l'Autriche, mal.

gré elle, entre les bras de la Fran-
ce, il se trouveroit dans une en-
treprise pareille; que je ne con-
cevois pas, comment un homme
aussi éclairé que lui, pouvoit
parler avec satisfaction de ce
projet; qu'il me paroissoit
plutôt, que si un Prince aussi
juste et aussi magnanime que
l'Empereur de Russie, avoit
pu le former réellement, il fau-
droit tout faire, pour lui en mon-
trer les dangers, puisque rien
ne seroit plus propre à détruire
jusqu'à la possibilité d'une
union entre les grands puissan-
ces, sans laquelle cependant,

je n'hésiterois pas à le dire, je regardois une guerre heureuse contre Bonaparte, comme la plus désespérée des chimères.

Le Cte Haugwitz me parut étonné, et je puis bien ajouter, déconcerté de la chaleur, avec laquelle j'avois parlé sur cet objet. Il reprit cependant bientôt sa contenance, et me répondit du ton le plus doux, „que, s'étant proposé de m'instruire de tout, il n'avoit pas voulu me cacher cette circonstance; que j'aurois tort d'en être trop effrayé; qu'il supposoit effectivement à l'Empereur de

Russie le projet de n'admettre
la neutralité de personne, mais
que je pouvois bien croire, qu'il
ne l'exécuteroit, qu'avec toute
la modération possible ; que la
Prusse au-reste, n'étoit pour
rien dans ce projet, et que sa con-
duite discrète, et réservée prou-
veroit assez, qu'elle ne vouloit
faire violence à personne ; que
rien n'étoit à craindre pour
cette année-ci ; que la saison
étoit trop avancée pour que
l'Empereur de Russie put pous-
ser ses troupes dans tant de di-
rections à la fois, et qu'il fal-
loit espérer, que vers le prin-

„tems les choses auroient pris de toutes parts une tournure si avantageuse, que sans aucun moyen violent il ne seroit plus question de neutralité.

(Vers le soir je suis allé chez Lombard, qui outre ses infirmités permanentes, avoit eu un accès-de-fièvre très fort, et venoit de demander au Roi la permission de retourner à Berlin. Il s'est engagé dans une conversation, qui m'a paru particulièrement remarquable, et dont j'ai eu soin de ne pas perdre un mot.

Après s'être plaint de ses

souffrances physiques, il m'a dit tout-à-coup : "Ah ! et si vous saviez, tout ce que j'ai éprouvé dans un autre genre depuis quelques années, et surtout dans les derniers six mois ! On m'a dénoncé, et maltraité comme un scélérat ; mon nom a couru toute l'Europe, comme celui d'un traître, vendu à Bonaparte ; on a conspiré de toutes parts, pour me faire renvoyer et punir ; tous les Princes de la maison royale, la Reine à leur tête, se sont liguées contre moi ; j'ai manqué devenir le prétexte d'une véritable insurrection, qui auroit

moralement détrôné le Roi, s'il avoit montré un peu moins de fermeté. Ceux, qui me disoient vendu, savoient trop bien, que je ne pouvais pas l'être: Vous avez connu autrefois ma manière de vivre; elle est toujours restée la même; j'ai toujours été pauvre, comme un rat d'eglise; à peine ma femme a-t-elle eu une chambre, pour recevoir quelques amis; quant à moi un mauvais fauteuil et une pipe, ont été le maximum de mes besoins. Il vaudroit bien la peine d'être un coquin, pour vivre comme un misérable. — Il en est tout-de-même

de *Haugwitz*. Il a à peine
de quoi fournir à la dépense d'une
maison bien chétive ; il est
criblé de dettes. Il falloit tou-
-te la rage d'un public ameuté
contre nous, pour inventer
une calomnie aussi ridicule.
Mais le fait est, que depuis
deux ans on vouloit la guerre.
Je savois bien, qu'elle étoit
inévitable ; d'un mois à l'au-
-tre j'en calculois la probabili-
-té croissante ; depuis la fin
de l'année dernière, nous n'y
échappions plus que par des
tours-de-force, par des expé-
-diens désespérés, comme tous
ces maudits traités ; enfin -

je m'appercevois, que l'heure fatale alloit sonner ; et elle auroit sonnée cette fois-ci, soyez en sur, même sans les intrigues de Mr de Stein, et sans les déclamations du Prince Louis.

Mais je ne conçois pas, lui ai-je dit, comment avec cette persuasion intime de l'impossibilité d'échapper à la guerre, Vous avez pu laisser passer tant d'époques décisives, où le Roi auroit pu s'y porter sous les auspices les plus avantageux.

Il m'a repondu : Demandez-le au Cte Haugwitz ;

demandez-le à Lucchesini; demandez-le à ceux même, qui veulent être de bonne-foi parmi ces fameux Chefs d'opposition; ils doivent tous vous dire, quelle a été depuis long tems mon opinion personnelle. Il est vrai, et je vous en fais le triste aveu: J'ai été un moment la dupe du monstre qui désole la terre. Lorsque je l'ai vu a Bruxelles en 1803. il m'a gagné, bien-moins par ses cajoleries, que par l'idée qu'il avoit su m'inspirer de la grandeur, et de la noblesse de son caractère, par son lan-

-gage philantropique et pacifi-
-que, par l'hypocrisie, avec la-
-quelle il parloit de la Prusse, et
de son attachement particulier pour
elle. L'illusion n'a pas duré
long tems; l'année 1807. n'étoit
pas finie, que mon rève fut passé:
depuis ce moment-là je n'ai plus
varié; j'ai vu que ce démon in-
-carné, poursuivroit son affreuse
carrière jusqu'à la déstruction
de tout ce qui existoit; et chaque
fois que son charlatanisme
impudent, en a imposé encore
à quelques bonnes ames, j'en
ai été désolé. Mais je ne

pouvois rien faire; Dieu sait; que je ne pouvois rien faire; ni d'autres plus que moi." — J'allois lui demander l'explication d'un phénomène pareil, mais il m'a prévenu, en disant: " Je prévois toutes vos objections; le moment est trop sérieux pour faire des demi-confidentes; et d'ailleurs, si vous pouviez même me compromettre, je suis au-dessus de la crainte; car je sens, que je touche un tombeau. — Vous vous étonnez de ce qu'avec tant de motifs puissans je n'aie pas insisté sur un change-

-ment de Systême. — — —
Connoissez Vous le Roi? — Ma justification toute entière est dans cette question. J'aurois bien voulu Vous voir a ma place. Qu'auriez Vous fait pour engager à la guerre, un Souverain, qui en déteste l'idée, et qui pour comble de malheur, ne se croit pas la capacité de la faire? Voilà le grand secret de toutes nos irrésolutions, et de tous nos embarras! La Monarchie Prussienne n'est pas organisée comme d'autres états. Chez nous,

en tems de guerre, toutes les bran-
-ches du gouvernement doivent se
concentrer dans l'armée ; le Roi
ne peut donc pas en confier le com-
-mandement à un autre ; il ne
serait plus rien, s'il ne parois-
-soit pas à la tête de ses troupes.
... Eh bien, ce Roi, que personne
n'apprécie et n'adore comme
moi, a le malheur de n'être pas né
Général. Depuis long tems il a vu,
comme les autres, que l'état ac-
-tuel des choses ne pouvant pas
durer, que bon-gré, mal-gré, il
seroit obligé de tirer l'épée ;
mais il a toujours capitulé avec
lui-même, il s'est toujours flat-
-té, que quelque catastrophe, étran

289

-gère à ses résolutions, viendroit ré-soudre le problème. Quand à la fin les embarras se sont multipliés, quand tout le pays a demandé à grands cris un autre système, quand il a vu le moment où il resteroit seul de son avis, il s'est rendu; mais bien à son corps défendant, je vous en réponds. Ce seroit un très grand malheur, s'il vouloit aujourd'hui se rétracter; il ne le peut même plus; mais croyez vous, que je sois sans crainte sur le résultat! — — Hélas! je me félicite presque de mes infirmités; puisqu'elles me fournissent un motif honorable pour m'en aller. Les plus noirs pressentimens me tourmentent. Si je

pouvois lire dans votre ame; je les y retrouverois peut être; mais je ne veux pas même savoir ce que vous en pensez. L'armée est belle et brave; mais où est l'ame puissante, qui en dirige les mouvemens? — Vous ne croyez plus, j'espère, au Duc de Brunswic! — Et quelle idée pouvez vous avoir de ses plans? — Peut-être que la foiblesse physique amortit en moi le courage, et l'espoir; mais quoi qu'il en soit, je ne veux pas être présent à l'explosion. Un premier revers suffiroit pour me tuer; me faire enterrer à Berlin, est tout ce que je desire."

Il avoit dit ces derniers mots avec une émotion extrême. Je le vis très-épuisé ; je ne voulois pas prolonger une conversation, qui d'ailleurs m'en avoit déjà trop appris ; j'ai saisi le premier prétexte pour le quitter.

J'ai été passé la dernière partie de la soirée chez Mr de Lucchesini. J'ai tâché de ramener la conversation sur l'histoire des traités de Vienne et de Paris. J'ai demandé de nouveaux éclaircissemens ; ils m'ont été très libéralement accordés, et en voici la substance.

Tout a concouru pour entrainer le Cte Haugwitz

dans la première de ces trans-
actions. Sa position isolée à
Vienne ; son ignorance en fait
d'opérations militaires ; son
manque de courage ; enfin son
amour-propre. On l'effraya
par toutes sortes de contes ; on
lui fit croire que les François
entreroient incessamment en
Silésie, qu'ils feroient la ré-
volution en Pologne, qu'ils
prendroient la Monarchie Prus-
sienne à revers ; bientôt on
les disoit à Neisse, bientôt
à Breslau. — Les premiers
huit jours après la bataille
d'Austerlitz, il avoit été trai-
té avec beaucoup de froideur,
[illegible] coup [illegible]

le fait chercher, et lui dit: "Eh bien
Vous savez, que les jours se suivent,
et ne se ressemblent pas. J'ai
voulu Vous faire la guerre; au
jourd'hui je Vous offre la Couronne"
Depuis ce moment-là il ne cessa
plus de le caresser de toutes les
manières. Il lui répéta à plu
sieurs reprises, que l'estime per
sonnelle, qu'il avoit pour lui,
ne se démentiroit jamais, que
dans toutes les occasions épi
neuses, il n'avoit qu'à s'ad
dresser à lui directement; que
toutes les difficultés s'applani
roient facilement entr'eux. La
fausse sécurité, qu'il lui inspira
par ces propos, le suivoit encore
dans son voyage à Paris." "Ce

fût un grand malheur", me dit le Marquis, car le Cte Haugwitz se flatta réellement d'avoir cet hom-me dans sa poche. Lorsqu'il arriva à Paris au commencement de Février, il disait à Mr de Luc-chesini, déjà très-inquiet de la position équivoque, où on se trou-voit: "Soyez tranquille: aussi-tôt que je l'aurai vu, tout s'ar-rangera; je sais ce qu'il m'a dit à Vienne." Il fut très-ca-pot, lorsque cinq jours s'étaient passés, sans qu'il eut pu obtenir une audience. Il l'eut à la fin; elle fut terrible; Napoléon le ménagea si peu, lui lâcha des choses si dures, que, ne s'at-tachant plus à donner de la

tête, Mr de Haugwitz osa enfin lui rappeler les belles promesses, dont il l'avoit tant de fois bercé à Vienne. Sur cela Napoléon se modérant un peu, lui dit: "A-la-bonne heure; je vous estime, je vous estimerai toujours; mais je ne veux pas être joué. A-t-on jamais vu faire des modifications à un traité, tout-en-le ratifiant! Qu'est-ce-que cette manière de ratifier? Vous êtes un-honnête-homme, Mr de Haugwitz, mais vous n'avez plus de crédit à Berlin; Mr de Hardenberg, qui est vendu aux Anglois, comme tant d'autres, se moque de vous. Votre Roi ne sait pas ce qu'il veut; quelques écervelés le poussent à la guerre; il désire la paix; il

est tiraillé dans tous les sens ; je crains, que cela ne finisse mal." — Il lui dit finalement, qu'il n'avoit qu'à s'adresser à Talleyrand à qui il ferroit connaître sa volonté.

Le C. de Haugwitz consterné, renversé, presqu'anéanti, commença enfin à se douter de sa position critique. Il eut, peu de jours après, en présence de M.r de Lucchesini, une conférence avec Talleyrand, qui leur annonça, que, comme le traité de Vienne étoit détruit par les modifications, que le Roi de Prusse y avoit mises, il en falloit un tout nouveau ; et le lendemain

arriva, à la grande surprise du Cte Haugwitz, Mr Duroc avec un traité tout fait, lequel, après une discussion très-longue, et très-orageuse, fut signé, avec quelques changemens. C'est ce traité, que le Marquis Lucchesini porta à Berlin.

Ce ne fut que dans la conférence susdite, que Talleyrand leur déclara pour la première fois, que Cleves et Berg étoient destinés à Murat. Dans les négociations de Vienne, ils avoient fait entendre au Cte Haugwitz, que Cleves seroit donné à un Prince d'Allemagne. (M. Le duc de Brunswic se flattoit pendant quelque tems, que ce seroit

lui ; ce qui n'influa pas peu sur sa conduite) Quant à Berg il avoit même complètement ignoré, qu'ils avoient exigé ce pays de la Bavière, pendant qu'ils demandoient Cleves à la Prusse. — Ce traité de Paris au-reste fut si bien reconnu pour ce qu'il étoit, que le Cte Haugwitz avoit peur de le porter à Berlin ; et quand il auroit voulu le faire, dit Mr de Lucchesini, il est très-douteux qu'on l'eut laissé partir de Paris.

J'ai dit au Marquis, que son récit m'expliquoit parfaitement, mais étoit loin de justifier à mes yeux, la conduite du Cte Haugwitz ;

que selon moi, tout autre à sa place plutôt que de s'engager dans ces défilés, auroit quitté Vienne le lendemain de la bataille d'Austerlitz; et Paris après la première audience. Mais je l'ai prié en même-tems de m'expliquer une autre circonstance, que je comprenois moins encore que tout le reste; pourquoi, si la force et les menaces les avoient seules déterminés à signer des conditions aussi odieuses, que celles de l'occupation définitive de l'Electorat d'Hanovre, et de la clôture des ports contre le commerce Anglois, ils n'avoient pas du-moins essayé, d'entamer quelque négociation secrète avec le Cabinet

de Londres, pour lui faire connoître leurs véritables intentions, et éviter l'inconvénient et le scandale d'une rupture ouverte avec l'Angleterre. J'ai protesté d'avance contre l'argument bannal de l'indiscrétion du Cabinet de Londres, quelque cas particulier où des gouvernemens étrangers ont pu être compromis par des publications imprudentes, ne prouvant rien, et tout le monde étant bien persuadé, que ce Cabinet sait garder son secret aussi strictement, que tout autre; et comme d'ailleurs ils ne cessoient de me dire, que dès-lors ils regardoient comme inévitable

une guerre avec la France, j'ai ajouté, qu'un simple soupçon de plus n'auroit pas essentiellement déterioré leur situation.

Il m'a avoué, sans hésiter, que c'étoit une faute capitale; que de n'avoir rien fait, pour s'entendre avec le Gouvernement Anglois, et pour prévenir la rupture; que cette faute tenoit en premier lieu à l'indolence et à la non-chalance du C.te d'Haugwitz; mais que l'irritation, qui régnoit à cette époque entre les deux partis, qui divisoient le Cabinet de Berlin, y avoit beaucoup contribué aussi; que M.r de Hardenberg, au lieu d'applanir les obstacles, moyennant

la bonne opinion, qu'on avoit de lui en Angleterre, les augmentoit et les envenimoit plutôt, pour mettre le Cte Haugwitz dans tout son tort, et le perdre dans l'opinion publique par l'effet fâcheux, que devoit produire une guerre avec l'Angleterre; que le Cte Schulenburg agissoit dans le mêmes sens; que par dépit, par animosité, il précipitoit la mesure de la fermeture des ports, et l'exécutoit avec une rigueur au-delà même des prétentions du Gouvernement Français, disant: "qu'il n'étoit pas fait pour les demi-mesures;" que la mésintelligence personnelle entre

: Cte Haugwitz et Mr Jackson
y entroit de même pour beaucoup;
et que tous ces mobiles secon-
:daires avoient complètement opé:
:ré, pour amener la déclaration
de guerre, avant que le Cte Haug-
:witz, avec sa lenteur et négligence
habituelles eut pu prendre un parti
à cet égard.

Cette explication m'a paru
assez satisfaisante; je crois qu'il
ne lui manquoit qu'un seul trait,
pour être complète; c'est que par-
:mi les Ministres Prussiens,
il y en eut plusieurs, qui en
désapprouvant même les moyens
par lesquels on s'étoit emparé
du pays d'Hanovre attachoient
une très-grand prix a cette ac-

-quisition, et préféroient le hazar-
-ce d'une guerre avec l'Angle-
-terre, à une négociation, qui
leur eut enlevé la perspective
de conserver ce pays.

[Le Marquis m'a beau-
-coup parlé ce soir sur le carac-
-tère de Bonaparte, et m'en
a raconté une quantité d'anec-
-dotes intéressantes. Ce Journal
n'étant proprement destiné,
qu'à recueillir ce qui regarde la
grande affaire du jour, je me bor-
-nerai à en citer quelques unes.

Un jour, en voyant Mr de
Breteuil, Napoleon lui dit:
"Je vous ai toujours cru un
homme d'esprit, Mr de Bre-
-teuil; mais il y a des choses

dans vôtre histoire, que je ne puis
pas concilier avec cette idée."
(Brèteuil s'imaginat, qu'il
alloit lui parler de ses liaisons
avec les Princes de Bourbon, et
des différentes commissions, dont
il avoit été chargé par eux, eut
la platitude de s'en excuser, en
disant: "qu'il avoit cru, que ses
anciens sermens le lioient à la
cause de ces Princes." Napoléon
tout étonné l'interrompit. "Com-
ment donc Mr de Brèteuil? je
ne vous entends pas; je n'ai jamais
voulu vous faire un reproche
pareil; en cela vous avez fait
vôtre devoir. — Je voulois vous
parler du scandale de cette affaire
du Collier, dans laquelle à ce qu'on

afsure, vous avez agi par pure animosité personnelle contre le Cardinal de Rohan." L'autre se justifia de son mieux; mais Napoléon finit par lui dire: "J'ai toujours regardé comme le trois causes principales de la dégradation de la monarchie, la *bataille de Rosbach* — l'*affaire du Collier*, et la conduite de la cour dans *les troubles de la Hollande*."

Il y a des personnes à Paris qui prétendent avoir *vu* Bonaparte au château des Tuilleries le 10. Aout 1792. — avec l'intention de combattre pour le Roi; elles ajoutent, que lorsqu'il a vu, que les

partisans du Roi ne savoient pas défendre leur cause, il reprit son allure révolutionnair, et se proposa, dès ce jour funeste, de jouer un rôle – à lui seul.

Lorsque son frère Joseph lui demanda Röderer pour Ministre des finances à Naples, il lui dit: "A-la-bonne-heure; mais je vous prie de ne pas oublier, que ce fût cet homme, qui le 10. d'Août donna a Louis XVI. le conseil de se rendre à la convention."

Son dégout et son mépris pour ceux que l'on appelle philosophes, percent à chaque occasion. Quand il apprit, que les choses alloient mal à Naples, qu'on y mou-

-roit de faim, que la nouvelle
cour étoit sans le sou, il dit
froidement : " C'est leur affai-
-re ; voilà ce qui arrive aux
pays, qui sont gouvernés par
des philosophes." — Rien n'est
plus plaisant, que la manière,
dont il traite son ancien Col-
-légue Consul, le fameux
<u>Sieyes</u>. " Eh bien Mr <u>Sieyes</u>,
comment va la métaphysique?
— Que disent les philosophes
à tout ceci, Mr <u>Sieyes</u>? —
voilà le ton qu'il prend avec
lui. <u>Sieyes</u>, de son coté, s'est
renfermé dans un silence im-
-pénétrable. Lorsqu' au Sé-
-nat on délibéroit sur un objet

critique, il faisoit semblant de dormir. Quand il s'agissoit de donner sa voix, on le ré-veilloit ; alors il avoit l'air de se recueillir : " Quoi ! Consu-lat-à-vie ? Oh ! rien n'est plus juste." — Une autre fois : " Dignité Impériale à confé-rer ! — Héréditaire, n'est-ce pas ? .. il n'y a pas à ba-lancer." &c. &c.

Mr de Lucchesini me di-soit encore, que si par quelqu' évenement que ce fût, Joseph montoit au trône, et eut la force de s'y soutenir, la paix du monde seroit bientôt ré-tablie ; qu'il parloit de

rienne certaines, en disant, que Joseph ne feroit pas la moindre difficulté, de rendre toute l'Italie, de rétablir la maison de Savoie, de laisser l'Allemagne en repos]

Avant de m'en aller, je lui ai raconté, combien j'avois été frappé de ce que le Cte Haugwitz m'avoit dit de l'attitude menaçante, que la Russie devoit prendre contre ses voisins; et je lui ai fait mes représentations sur cet objet, dans le même sens dans le quel j'avois parlé au Cte Haugwitz. Il me dit, qu'il étoit persuadé, que le Cte Haugwitz avoit beaucoup exagéré la chose, que quant

à lui : il n'en croyoit rien, et qu'il en parleroit au Roi, à la premiere occasion qui se présenteroit.

Mardi. 8. Octobre. S. M. la Reine avoit désiré que je Lui fusse présenté. Je devois avoir cet honneur ce matin ; mais j'ai reçu en sortant, un billet de Mr le Chambellan Buch, qui m'a annoncé, que, comme Madame la Grande Duchesse de Weimar, qui avoit du partir aujourd'hui, prolongeoit son séjour jusqu'au soir, l'audience seroit remise à-demain.

On avoit reçu dans la nuit, par le Capitaine Müffling un

des Aides-de-Camps du Duc de Weimar, que celui-ci avoit envoyé pour faire une reconnoissance, la premiere nouvelle authentique par rapport aux mouvemens des François. On a su, qu'ils avoient entièrement quitté les environs de Würtzburg et Schweinfurt, et que toutes leurs forces étoient du coté de Bamberg. Sur cela l'ordre à été donné à tout ce qui se trouvoit de troupes Prussiennes du coté de Gotha et Eisenach de retourner en toute hâte à Erfurt, pour se porter sur la Saale; et les corps de Rüchel et Blücher ont reçu l'ordre de suivre ce mouvement.

Je me suis entretenu avec tout ce que j'ai rencontré de Militaires, pour obtenir des éclaircissemens sur cette mesure subite. J'étois considérablement surpris de ce qu'il eut fallu la découverte du Capitaine Müffling, pour apprendre aux Généraux Prussiens une chose, qui selon mes foibles lumieres, auroit du être prévue depuis long-tems. Les Français avoient le choix entre trois plans, pour entamer et attaquer l'Armée prussienne. Le premier étoit celui, de forcer les défilés de la forêt de Thuringe, et d'enfoncer le centre de leur position. Mais comme on ne leur connoissoit guères le prin=

-cipés, de saisir leur ennemi par
le coté où il désiroit qu' ils
le saisissent; on n' étoit point
autorisé à leur prêter un plan
de cette espèce. Ce fut-là ce-
-pendant, à en juger d'après
plusieurs d'années, la suppo-
-sition de plus d'un homme
marquant, et peut-être du Duc
de Brunswick lui même. Je
me rapelle très distinctement,
que dans ma fameuse conver-
-sation avec Mr de Kalkreut,
ce Général, un des plus sages,
des plus instruits, et des plus
expérimentés, avoit tracé
sur la carte une ligne entre
Königshofen. & Neüstadt
(en avant de Schweinfurt

9

sur la Cîte de Franconie ;) disant que selon tout ce qu'on savoit (et c'étoit le 4. d'Octobre) les François avoient pris cette position. Je n'ai pas besoin d'ajouter à quel point l'hypothèse étoit chimérique. — Le second plan possible des François étoit celui de tourner l'Armée Prussienne sur la droite, pour gagner par Fulda, le Eichsfeld &c. &c. le chemin de Magdebourg. Si un projet pareil avoit été conçu, il se seroit infailliblement annoncé par quelque grand rassemblement de forces du côté de Frankfort, et par quelque tentative sensible de pénétrer dans la Hesse et dans le pays de Fulda. Mais aucun

symptôme quelconque, aucune réunion, pas le moindre mouvement de ce côté, n'avoit pu en faire naître le soupçon. — Il ne restoit donc que la troisième hypothèse; qu'ils tourneroient les Prussiens par leur gauche et tâcheroient de se précipiter sur la Saale. Tout se réunissoit pour la probabilité, ou plutôt pour la certitude de ce projet; et malgré la déplorable ignorance, qui régnoit au quartier-général sur les vrais mouvemens de l'ennemi, les données généralement connues suffisoient pour les calculer, et pour les prévoir. — Quel sujet donc de tristes reflexions, que

cet ordre tardif du 8. Octobre, pour opérer un revirement général qui auroit du avoir lieu huit jours plutôt, et dont on auroit été entièrement dispensé, si d'abord en se décidant à la guerre, on en avoit su déterminer le caractère, la marche, et le but. 6)

Le fait est, que toute cette dislocation moyennant laquelle le tiers de l'Armée Prussienne se trouvoit entre Gotha et la Werra, tenoit à des idées vagues et mal digérées de quelque grand mouvement en-avant, par lequel on se seroit porté sur le Meyn. Si l'on avoit eu le génie et le courage de débuter par ce même mouvement, bientôt tout

auroit changé de face ; on auroit alors forcé les Français d'établir le théatre de la guerre sur les points, que les Prussiens auroient choisis, et de renoncer à l'envahissement de la Saxe, ou d'affoiblir leurs opérations en les multipliant. Tel avoit été le plan proposé par les hommes les plus éclairés et les plus capables. Mais au-lieu de l'embrasser à tems, on n'avoit fait que flotter sans cesse entre un système mal-adroitement défensif et le projet d'une campagne offensive, et rien n'étoit arrêté à cet égard, lorsque déjà un ennemi en-

-treprenant, familiarisé depuis long-tems avec la victoire, en concentrant toutes ses forces sur un point, eut simplifié et tran-ché la question.

Je m'apperçus bientôt, que parmi les officiers à qui je par-lois, il n'y en eut pas un seul, qui, quelque fut son opinion particulière, n'envisageat le fond de la chose, comme je viens de le présenter ici. Ce que j'en-tendis de plus satisfaisant, fut toujours l'observation stérile, que rien n'étoit encore perdu que quelque put être le dessein de l'ennemi, on auroit tout ce qu'il faudroit de tems et de

moyens pour le faire échouer.
Mais au milieu des discussions à ce sujet, il se manifesta une nouvelle erreur, plus pernicieuse que toutes les précédentes puisqu'elle étoit plus généralement répandue, et puisqu'elle ouvroit directement l'abime, qui quelques jours plus tard, à tout englouti. — En demandant au Général Phull c'est-à-dire, à un des premiers Militaires de l'Armée, ce qu'il pensoit de l'état des choses, et du plan, que l'ennemi commençoit à développer, il me répondit litéralement ce qui suit: "Sauf ma protestation générale

et invariable contre l'idée d'une campagne défensive, je crois, que le projet des François, de s'avancer par la route de Bareuth, est le plus avantageux pour nous, qu'ils aient pu adopter; c'est celui que je leur aurois indiqué moi-même, s'ils m'avoient demandé mon avis." — Pour comprendre, comment un homme aussi intelligent ait pu tenir un langage pareil, il faut savoir, que tout-le-monde sans exception étoit dans la ferme persuasion, que les François prenoient la route de Hof pour se porter en droiture sur Dresde, par Plauen, Zwickau &c. ; et que ni Phull, ni qui que

ce soit, leur avoit jamais suppo-
sé le plan, de déboucher entre
la Sale et l'Elster de se di-
riger sur Naumburg, et de
tourner de si-près l'aile-gau-
che de l'armée Prussienne;
on s'imaginoit tout-au plus
que quelque colonne détachée
entameroit la route de Géra,
pour menacer les magazins
prussiens, et porter la terreur
dans la plaine de Leipzig; et
on crut, qu'après avoir aisément
déjoué cette entreprise, on enve-
lopperoit le corps principal
de l'ennemi dans sa marche té-
méraire sur Dresde, et finiroit
ainsi le premier acte de la guerre.

Il est sur au reste, que, si le Prince de Hohenlohe mieux placé, que tout autre, pour reconnoitre à-tems, que l'ennemi méditoit réellement le plan, que personne n'avoit voulu lui attribuer, au-lieu de retirer ses forces, et de concentrer sa position, s'étoit vigoureusement porté en-avant, pour occuper les principaux passages, et que l'Armée du centre eut promtement secondé ce mouvement, il y auroit eu moyen de défendre l'entrée du vallon de la Sale, et de déconcerter les projets de l'ennemi; et sous ce rapport-là, malgré toutes les fautes antérieures, il étoit peut-

été permis de soutenir le 8. d'Octobre, que rien n'étoit encore perdu.

Le Cte Goetzen est venu chez moi à-midi. Il m'a assuré, qu'il n'avoit jamais vu le Roi aussi content, qu'il l'avoit été ce matin, qu'Il lui avoit dit: "Dieu soit loué! Voilà du-moins cette maudite incertitude finie. Nous savons à quoi nous en tenir; nous nous battrons." Il a ajouté, que, quant à lui, il n'avoit jamais désespéré du Roi; que, le connoissant mieux que personne (il a été élevé avec-lui) il savoit, qu'une excessive timidité, et une défiance injuste de ses propres moyens, étoient

au-fond les seuls défauts de ce Prin-
ce; que pour-peu qu'il remportât
un succès, il deviendroit un autre
homme. Il a vivement déploré
la resolution de confier le com-
mandement au Duc de Brunswic.
C'étoit la premier fois, que le Ce
Stelzer me parla sur ce ton.
Jusqu'ici il avoit été le seul,
qui, au-lieu de partager mes crain-
tes, les eut plutôt combattues;
trop fortement attaché au Roi,
trop profondément interessé au
succès, il n'avoit jamais pu se ré-
soudre à convenir de la défectuo-
sité radicale de l'entreprise. Je
vis donc que c'étoit la force de la
vérité, qui à-la-fin lui en arra-
cha l'aveu. Ainsi, lui dis-je,
l'opinion générale, du Duc de Bruns-
wic est finalement la notre

aussi ? — Il me répondit : " Mon opinion a toujours été, que cet homme est né pour le malheur de la Monarchie Prussienne ; ne m'en demandez pas d'avantage. " Cette réponse n'étoit pas faite pour encourager.

Ce qui ne le fut guères plus, étoit une visite, que je reçus peu après de Mrs de Montjoye, et de Sartoris, l'un Chambellan du duc de Brunswic, l'autre son Ministre-résident, près la Cour de Berlin, tous deux fort attachés à sa personne, mais chantant ce jour-là ses éloges sur un ton, qui me paroissoit préluder à des défaites bien plus qu'à des victoires. Après une conversation générale, ils m'ont demandé, si, une-fois au quar-

tier-générale, je ne voulois pas me présenter chez le Duc, ajoutant qu'il avoit parlé de moi à plusieurs reprises, et qu'il me recevroit certainement avec plaisir. Loin de décliner cette proposition, j'avois un grand intérêt à l'accepter; ils se chargèrent de m'annoncer pour ce soir.

J'ai diné chez le Cte Haugwitz avec Mr de Lucchesini, Cts Ministres de Saxe, et de Hesse, Mr de César ci-devant Envoyé de Prusse à la Haye, Mr de Schladen, Mr de Böhm de la légation Prussienne à Paris &c. &c. — Après diner le Cte Haugwitz m'a prié, au nom du Roi, de rédiger une proclamation à l'armée sur l'objet

et le caractère de la guerre ; une autre adressée au public de la Monarchie Prussienne dans le même sens ; et ce-qui me parut assez bizarre... une prière, pour être récitée dans les eglises. (NB. Ces deux dernières pièces n'ont jamais vu le jour.) Il me demanda ensuite, si je ne voulais pas écrire a Vienne. Je lui répondis, que j'etois trop occupé de tout ce qui se passoit autour de moi, et trop peu recueilli, pour écrire des lettres. La chose en resta là pour cette-fois-ci.

Lorsque je fus rentré chez moi, Mr Lombard est venu me faire une visite ; il étoit un peu mieux, et assez, pour se faire porter. Il m'a parlé

de nouveau avec beaucoup de fran-
chise. (Il m'a dit, que le Roi
venoit de lui dire, qu'il rémett-
roit encore pour quelque tems
l'envoi d'un officier à <u>Vienne</u>,
qu'il ne falloit pas trop presser cette
cour, qu'il étoit parfaitement con-
tent de ce qu'il savoit de ses dis-
positions. — Je ne sais pas a-t-il
continué, si nous devons également
bien augurer de celles de la cour de
<u>Londres</u>; je ne suis pas sans in-
quiétudes à cet égard. — J'ai ob-
servé, que je ne concevois pas ce
qui pouvoit lui avoir inspiré
ces inquiétudes, et comment l'ex-
trême facilité, avec laquelle le
Gouvernement Anglois avoit con-
senti à envoyer un négociateur
ne les avoit pas complètement

calmées. — Il m'a répondu, qu'elles étoient fondées sur *l'accueil très froid*, que leurs premières ouvertures avoient trouvé à Londres, et sur ce qu'il croyoit pressentir, que l'Angleterre leur feroit de *bien dures conditions*. Ce seroit malheureux, a-t-il poursuivi, mais nous saurions prendre notre parti. Avec l'esprit, dont aujourd'hui le pays est animé par-tout, nous ne manquerions pas de ressources pécuniaires; et quoique peu versé moi même dans ces objets, je sais par ce que d'autres m'ont dit, que nous pourrions faire une ou deux campagnes, sans recevoir des subsides de l'étranger. — J'allois produire mes objections, lorsqu'il

m'a interrompu, pour ajouter avec beaucoup de vivacité: "Quoiqu'il en soit, les Ministres Anglais se rendroient bien responsables, s'ils pouvoient sacrifier, *à un point d'honneur outré*, ou *à un ressentiment particulier*, la plus belle occasion qu'ils aient encore eu pour coopérer à l'affranchissement de l'Europe. Ils feroient un mauvais calcul dans tous les cas; vainqueur, ou vaincu le Roi de Prusse trouveroit toujours le moyen de leur faire regretter un jour une *indifférence cruelle*, ou une *opiniâtreté déplacée*."

Ce langage, que je ne pouvois attribuer qu'à des préventions invétérées contre l'Angleterre, ou

au trouble d'une mauvaise conscience, se roidissant de loin contre des obstacles, dont elle ne se sentoit que trop responsable, me parut tout-à-fait extraordinaire. Il me parut de-plus particulièrement dangereux dans la bouche de celui, qui influoit de la manière la plus directe sur les opinions personnelles du Roi, et dans un moment, où la Prusse ne pouvoit expier ses torts, que par la condéscendance la plus illimitée. Je crus donc devoir le relever sans beaucoup de ménagement. Je lui dis, que je trouvois ces plaintes, non seulement prématurées, mais encore arbitraires et injustes, que selon moi, le Gouvernement Anglois avoit

fait preuve d'une magnanimité peu commune, en se prêtant sur-le-champ à des négociations avec une puissance, qui l'avoit si cruellement offensé; que le soupçon d'un ressentiment particulier ne pouvoit pas même atteindre les hommes-publics de l'Angleterre; que celui d'une indifférence cruelle sur le sort du continent seroit exclu par leur intérêt évident, s'il ne l'étoit pas par la libéralité de leurs principes, et que quant à ce qu'il craignoit de leur opiniâtreté je ne voyois pas même sur quoi pouvoit porter cette crainte, puisque si j'étois bien instruit, on leur avoit, du moins éventuellement, offert la restitution du

seul objet sur le quel ils pourroient
s'opiniâtrer. J'ai ajouté, qu'il
ne pouvoit pas ignorer, qu'il y
avoit à-peine quinze jours, que
l'Europe étoit encore remplie
d'incrédules sur la sincérité du
changement inattendu survenu
dans le système de la Prusse; que
j'aurois été moi-même de ce nom-
bre, si des circonstances parti-
culières ne m'avoient pas mis
dans le cas d'en reconnoître à-tems
la réalité; que, loin d'être surpris
de l'accueil froid, qu'il disoit
avoir été fait à Londres à
leurs premières propositions,
je ne revenois pas de mon éton-
nement de ce que l'Angleterre
y étoit entrée _si-tôt_; que

si le C^te^ de Haugwitz au lieu de m'annoncer l'arrivée prochaine d'un négociateur Anglois, m'eut annoncé la conclusion de la paix entre l'Angleterre et la France, je n'en aurois été que médiocrement frappé; et que si un contretems pareil avoit coïncidé avec le moment, où une nouvelle guerre continentale alloit éclater, je soutiendrois encore, qu'il seroit souverainement injuste d'en accuser le Gouvernement Anglois.

Ces observations ont paru le faire rentrer en lui-même. Il a changé de ton. Il s'est rappellé, en plaisantant, d'anciennes discussions, que nous avions eues à Berlin sur la politique Angloise

et il m'a dit, qu'au moins je ne lui ferois pas le tort de croire, qu'il donnoit encore dans les trivialités des * * * (nommant des personnages ridicules, que nous avions connus autrefois); sur l'or et les intrigues de Pitt, les horreurs de la tyrannie maritime; c. c. — Puis il a passé brusquement à la Russie, en me disant: "Vous m'avouerez au-reste, qu'il est difficile de trouver un Allié, comme celui, que nous avons dans cet Empereur Alexandre." — Il s'est expliqué, en me racontant, qu'en réponse au premier avis, que le Roi lui avoit donné de ses intentions, l'Empereur lui

avoit écrit une lettre, qui seroit un monument éternel de sa grandeur d'ame; qu'Il avoit déclaré dans cette Lettre, qu'il ne s'agissoit entre Lui et la Prusse, ni de négociations, ni de stipulations; qu'Il ne Lui demanderoit pas même ce qu'Il comptoit faire en cas de succès, qu'Il s'en remettoit absolument à Lui; que la seule chose qui l'intéressoit, étoit, de voir les Français bien et dument battus; que pour cet effet, Il offroit au Roi la totalité de ses forces, et de l'Argent même, s'il en avoit besoin; qu'Il sauroit bien trouver les moyens, pour réaliser toutes ces promesses, e.c. — Je lui ai dit, qu'avec l'idée

infiniment respectable, que j'avois eue depuis long tems du caractère de l'Empereur de Russie, je ne pouvois que féliciter la Prusse de ses dispositions à son égard; désirant seulement du fond de mon ame que celle-ci n'eut rien négligé pour que les secours qu'elle attendoit de sa part, arrivassent, avant qu'il fut trop tard.

À 6 heures j'ai fait ma visite chez le Duc de <u>Brunswic</u>. J'ai passé une demi-heure avec lui. Cette entrevue ne fut guères remarquable, par les choses, qui y furent traitées; car en vérité ce que le duc me dit, se réduisit à des phrases de peu de valeur intrinsèque; mais elle fut ex-

-trêmement intéressante, par l'occa-sion, qu'elle me fournissoit d'exa-miner de-près l'homme qui me parloit, et de le confronter, pour ain-si dire, avec l'opinion peu favorable que tant de juges compétens avoit prononcée sur lui. Je prôteste, qu'en me dégageant autant qu'un homme peut le faire, de toute prévention établie, contre ce Prin-ce, et décidé à le juger, comme si je n'avois jamais entendu parler de lui, je l'ai trouvé tel, que les autres l'avoient caractérisé, et absolument au-dessous de sa tâche. Il y avoit dans toute sa manière d'être dans sa contenan-ce, dans ses regards, dans ses gestes dans son langage, quelque chose

de mal-assuré, de louche, d'inquié-
tant; une agitation qui n'an-
nonçoit rien moins, que la con-
science de ses forces; un genre
de politesse, qui sembloit de-
mander pardon d'avance des re-
vers, qui devoient lui arriver; une
modestie outrée, qui ne pouvoit
être qu'affectation toute pure
ou excès de crainte de ne pas
pouvoir répondre à l'attente
publique. Il s'arrêta d'abord
long-tems à me dire des choses
flatteuses; ce qui, dans une aussi
grande occasion, où je l'aurois
cru trop occupé pour penser
à des complimens, me parut
tout-à-fait déplacé, et m'im-
patienta furieusement. A la
fin il entra en matière; et ce fut

pour se lamenter beaucoup sur ce
qu'on avoit toujours cru pouvoir
négocier et transiger avec Bona-
parte ; lieu commun, bien bi-
zarre, dans la bouche d'un homme
qui plus qu'aucun autre avoit prôné
et nourri cette erreur. Il se mit
ensuite à parler de l'Autriche,
disant : que, quoique tout-à-fait
étranger aux mesures et com-
binaisons politiques, il soup-
çonnoit cependant, qu'on n'avoit
pas songé assez-tôt à entamer
une négociation avec cette puissan-
ce, ni employé tous les moyens
convenables, pour s'assurer de
son concours, lequel étoit pour-
tant d'une nécessité absolument
indispensable. Enfin, il par-
la de la guerre, mais toujours

en homme, qui n'auroit rien eu de commun avec elle, qui se seroit tout-au-plus reservé le rôle de juger ce que d'autres y feroient. Quoique fort embarrassé dans cette conversation, je cherchai de tems en tems des tournures, pour lui donner un caractère plus prononcé ; mais je ne pus jamais y parvenir. Il me répéta une fois après l'autre, d'un ton qui achevoit de me déconcerter : "Pourvu qu'on ne fasse pas de grandes fautes !" Et lorsqu'enfin je pris la liberté de lui dire : Mais, Monseigneur, tout le monde doit espérer qu'on n'en fera pas sous Votre direction," Il me répondit : "Hélas, je puis

à-peine répondre de moi-même ; comment voulez vous, que je réponde des autres ? " — propos qui contrastait bien singulièrement avec sa situation, et les sentimens, qui auraient dû le pénétrer à la veille d'aussi grands événemens. — Nous fumes interrompus par l'arrivée de plusieurs Officiers, qu'on annonça, et je me sentis si peu à mon aise, que j'ai saisi avec empressement cette occasion favorable, pour partir. — En descendant l'escalier de l'auberge, j'ai été arrêté pendant plusieurs minutes par une quantité d'hommes, qui en obstruaient toutes les avenues ; et je me suis livré aux reflexions les plus sombres sur tout ce que

cette courte entrevue m'avoit présenté de cruel dans l'avenir.

Il y eut ce jour-là à Erfurt un évènement très insignifiant en lui même, mais qui sembloit plus éloigner le quartier-général que ne l'auroit pu faire le gain ou la perte d'une bataille. Le Ministre de France, Laforest, arriva tout-à-coup. On lui avoit déclaré à Berlin, que comme le général Knobelsdorf avoit été retenu à Mayence, on ne lui garantissoit pas, qu'il passeroit les frontières de la Prusse. Cependant le Cte Haugwitz l'a avoué lui-même aucun ordre n'étoit donné pour lui refuser le passage; et si avec

les passe-ports, qui lui avoient été
délivrés, pour quitter Berlin, il eut
pris le chemin de <u>Magdebourg</u>
et <u>Cassel</u>, personne ne l'auroit
empêché de sortir. Son arrivée
à Erfurt étoit, à tout prendre,
le comble de l'effronterie; tout
le monde en convenoit; et on n'a-
voit qu'à le lui faire entendre,(1) et
à lui signifier poliment l'endroit,
où on eût jugé convenable, qu'il
restât. Point du tout. Des déli-
bérations solemnelles s'ouvriront.
Les Ministres, le duc de Brunswic
le Roi lui-même, tout s'agita,
comme si le problème le plus
épineux étoit venu s'offrir à
leurs méditations; cette affaire
eut l'air de faire oublier la
guerre. Il fut enfin résolu

à 9. heures du soir — que Mr, et Madame Laforet passeroient la nuit à Erfurt, sauf à délibérer de nouveau le lendemain, sur les mesures définitives à adopter dans un cas aussi hérissé de difficultés.

Je me rendis chez Mor de Lucchesini après cet intérogable conseil d'état. Je lui demandai, si Laforêt étoit porteur de quelque commission importante ou s'il avoit fait de son propre chef quelque nouvelle ouverture de négociation. Il me jura, en riant, que ni l'un ni l'autre n'étoit le cas, et je le savois bien, puisque Laforet avoit déclaré sincèrement lui même à ces personnes qui le rencon =

-troient en route, que depuis quinze jours il étoit sans nouvelles de Paris, et dans les plus terribles inquiétudes. Je témoignai donc tout mon étonnement de ce que dans un moment aussi grave, on put attacher tant de prix, et sacrifier tant d'heures précieuses à un objet d'aussi peu de consé-quence. Mr de Lucchesini par-tageoit complètement mon opi-nion; il me dit, que je recon-noitrois à cela un des plus malheu-reux défauts du Cte Haugwitz; qu'il ne savoit jamais mettre une juste proportion entre le tems, qu'il donneroit à une affaire, et le dégré d'importance qu'elle pou-voit avoir; et qu'une misère l'ab-

sorboit souvent aux dépens des
plus grands intérêts.

Passant à d'autres objets,
il m'a beaucoup parlé ce soir
de l'étrange conduite de Mr.
Oubril à Paris. — de la sagesse
et de la dextérité de celle de
Lord Lauderdale, — des affaires
de Naples, sur lesquelles entre
autres il est entré dans des dé-
tails, qui ne peuvent pas trou-
ver leur place ici, mais qui m'
ont appris en substance que la
Cour de Naples n'a pas à se re-
procher le fameux traité de
neutralité, signé l'année der-
nière dans un moment si mal-
heureusement choisi; que le
Marquis de Gallo l'avoit né-
gocié et conclu, sans ordre

ni instruction quelconque, que la peur et les menaces ont extorqué la ratification ; qu'ainsi l'indigne trahison de ce Ministre trahison couronnée à la fin par un engagement formel avec le nouveau gouvernement a été la cause prochaine de la catastrophe finale de l'ancien.

Avant de partir je me suis déterminé, non pas sans quelque répugnance, à lui parler de l'impression, que m'avoit laissée ma visite chez le duc de Brunswic. Je savois, que quelque disposé qu'il put être à sympatiser avec moi à cet égard — et je m'apperçus bien qu'il ne l'étoit que trop — il ne m'en parleroit jamais à cœur.

ouvert. Car outre, que le Duc occupoit une place de trop de conséquence, pour qu'il eut pu décemment convenir de son incapacité totale à la remplir, c'étoit le Duc encore, qui avoit suggéré au Roi de garder Mr de <u>Lucchesini</u>, auprès de sa personne; en quoi, vu l'ensemble des circonstances où on se trouvoit il avoit rendu un service réel. Le Marquis, comme je l'avois prévu, tâcha donc de me rassurer de son mieux; mais il perdit absolument ses peines; je le connoissois déjà trop, pour me méprendre sur son opinion secrète, et pour ne pas entrevoir à-travers ses panégyriques officieux, la confirmation déplorable de mes craintes

Jeudi. 9. Octobre. À 9. heures j'ai été introduit chez S. M. la Reine. Dans la disposition, où je me trouvois déjà après tout ce que j'avois vu et entendu, avec des espérances bien plus faibles encore, que celles que j'avois apportées au quartier-général, avec des inquiétudes sérieuses, et toujours croissantes, je redoutois, je puis le dire, cette audience. J'avois tort. Au lieu de m'embarrasser, elle m'a plutôt soulagé et relevé; et si la confiance n'avoit pas été trop loin de moi, elle l'auroit fait rentrer dans mon coeur.

Depuis un an j'avois entendu une infinité de bien de cette Princesse. J'étois préparé à la trouver absolument différente de l'idée qu'on avoit eue d'Elle autrefois;

mais je ne l'étois pas assez à cette réunion de grandes, et belles qualités, qu'Elle deploya dans chaque moment d'un entretien d'environs trois quarts-d'heure. Elle s'exprima avec une précision, avec une fermeté, avec une energie, et en même tems une mesure et une prudence, qui m'auroient enchanté dans un homme; et cependant Elle répandit sur tout ce qu'Elle disoit, une teinte de sensibilité profonde, qui ne me laissa pas oublier un instant que c'étoit une femme, que j'admirois. Pas un mot, qui ne fut à sa place; pas un sentiment, pas une réflexion, qui ne fut d'une harmonie exquise avec le caractère général

de ses discours ; c'étoit un assem-
blage de dignité, de douceur, et
de charmes, tel que je crus ne l'
avoir jamais rencontré. Elle me
demanda d'abord, ce que je pensois
de cette guerre, et quel étoit mon
espoir, en ajoutant aussi-tôt, "Je
ne vous fais pas ces questions pour
que vous m'inspiriez du courage ;
je n'en manque pas, Dieu-merci ;
et je sais d'ailleurs, que si vous
en aviez mauvaise opinion, ce
n'est pas à moi que vous le diriez.
Mais j'aime à savoir, sur quoi des
hommes en-état de juger peuvent
fonder leurs espérances, pour exa-
miner ensuite, si leurs motifs
s'accordent avec les miens." Je
lui dis tout ce qui se présen-

toit à mon esprit pour faire ressortir le beau côté de la chose; j'appuyai principalement sur l'état de l'opinion publique, sur les dispositions favorables des contemporains, sur les voeux qui s'élevoient de toutes les parties de l'Allemagne pour le succès de l'entreprise de la Prusse. La Reine m'a répondu que pendant long tems Elle avoit nourri des doutes, et des doutes bien pénibles sur la manière précisément, dont le public, celui sur-tout des autres pays, envisageroit cette expédition; puisque Elle ne savoit que trop, qu'on n'aimoit pas la Prusse, et qu'Elle comprenoit aussi, pour-

-quoi on ne l'aimoit pas ; mais que depuis quelques semaines Elle avoit appris là-dessus des choses, qui la rassuroient beaucoup. Elle a ajouté : " Vous connoissez le passé mi-eux que moi ; mais le moment n'est-il pas venu pour l'oublier ! " — Elle se mit ensuite à parler longuement sur la guerre de 1805, et quoiqu'il y eut dans tout ce qu'Elle en disoit, quelque chose, qui paroissoit trahir un fond d'inquié-tudes secrètes, et de lugubres pres-sentimens, cette partie de la con-versation n'en fut pas moins, et peut-être par cette même rai-son, la plus intéressante de toutes. Je fus étonné de l'exactitude, avec laquelle Elle parcourut tous

les événemens, cita chaque date, retraça les moindres détails ; mais je fus également étonné, et vivement pénétré de l'intérêt de la sensibilité, de l'émotion, avec la quelle Elle parla des malheurs de la maison d'Autriche ; plus d'une fois je vis ses yeux mouillés de larmes. Elle raconta entr' autres avec une simplicité touchante, que le jour, où Elle avoit appris les premiers désastres de l'Armée autrichienne, le Prince Royal son fils avoit mis pour la première fois l'habit militaire, et qu'en le voyant, Elle lui avoit dit : „J'espère qu'au jour, où tu pourras faire usage de cet habit, la

seule pensée, qui t'occupera sera celle de venger tes malheureux frères." Elle s'informa avec beaucoup d'intérêt et de délicatesse de plusieurs circonstances personelles, sur lesquelles je répondis aussi bien, que je pus, et m'exprimai sur l'Empereur et l'Impératrice absolument comme Elle auroit pu désirer, que dans un cas analogue, on l'eût fait sur le Roi et sur Elle-même. *) Une circonstance, qui me frappa, et qui me fut certai=

---

*) Je sens, que ce passage, et plusieurs autres de ce Journal, à-cause de leur coïncidence frappante avec les événemens, qui se sont passés depuis, doivent nécessairement faire naître le soupçon d'avoir été écrits après-coup. Mais j'atteste, par tout ce qui m'est sacré, qu'avec la seule différence d'une rédaction un peu plus soignée, tout est resté exactement tel, que je

l'avois composé pendant mon voyage ;
et que notamment le passage ci-dessus,
est copie mot-pour-mot des notes, que
j'avois rédigées le jour même de cette con-
-versation ; et tout au plus trois heures
après.

-nement pas l'effet du hazard, c'est
qu'au-milieu des détails dans les
quels Elle étoit entrée sur cette
campagne, Elle ne nomma pas
une seule fois le Général Mak ;
je crois qu'Elle vouloit éviter
exprès tout ce, qui auroit pu ame-
-ner un parallèle en-bien, ou
en-mal, tout ce qui auroit pu m'
engager à parler du Général-en-
Chef de l'armée prussienne ; aussi,
tout en faisant mention de plu-
-sieurs Généraux de cette Armée,
du Prince de Hohenlohe, du
Prince Louis, de Schmettau

de Ruchel, de Blucher, de Tauenzien &c. je remarquai, que pas une fois Elle ne prononçoit le nom du Duc de Brunswick.

Elle me demanda ensuite, si j'avois lu un article du Publiciste, où Elle se trouvoit indignement mal-traitée; je ne l'avois pas encore vu; Elle en cita quelques phrases; puis Elle dit: "Dieu sait, que je n'ai jamais été consultée sur les affaires publiques, et que je n'ai jamais ambitionné de l'être. Si je l'avois été, je l'avoue, j'aurois voté pour la guerre; je crois qu'elle étoit indispensable; notre position étoit devenue si équivoque, qu'il falloit en sortir à tout prix; il falloit mettre un terme aux reproches

et aux soupçons, qui pesoient sur nous ; c'est bien moins par calcul c'est par sentiment-d'honneur, c'est par devoir, qu'il falloit prendre ce parti."

Elle parla ensuite sur la partialités, qu'on lui reprochoit pour les Russes ; Elle dit, que c'étoit bien-là la plus injuste et la plus absurde des accusations, qu'Elle avoit rendu justice, comme Elle ne cesseroit jamais de le faire, à l'ardeur, au dévouement, aux vertus de l'Empereur Alexandre ; mais que loin de regarder la Russie, comme l'instrument principal de la délivrance de l'Europe, opprimée par un conquérant, dont la France étoit

le point de départ. Elle n'avoit jamais considéré ses efforts, que comme un dernier point d'appui pour les autres; intimément persuadée, que le grand moyen de salut se trouvoit dans l'union la plus étroite de tout ce qui porte le Nom d'Allemand.

On s'étoit beaucoup entretenu ces jours derniers de la répugnance, que témoignoit la Reine à quitter le quartier-général. Les voix étoient partagées à ce sujet. Le plus grand nombre étoit prononcé contre toute prolongation de son séjour; des hommes mêmes très-estimables le désapprouvoient; d'autres le blâmoient sans aucun ménagement;

Lombard par exemple, m'en avoit parlé la veille dans des termes extrêmement durs. quelques-uns toutefois en pensoient différemment; le Général Kalkreut entr' autres m'avoit dit à Auerstädt: " Protestez, chaque fois que vous en trouverez l'occasion, contre le projet de renvoyer la Reine; je sais ce que je dis; sa présence est absolument nécessaire."

Ce n'étoit pas à moi à décider entre ces avis opposés; la seule chose, que je puis, et que je dois dire, c'est que la conduite de la Reine a été, pendant tout ce séjour, à l'abri de la plus légère critique, marquée invariablement au coin de ce que

la décence la plus recherchée, la dignité, la délicatesse, la modestie, et la prudence pouvoient prescrire à une Princesse de son rang, dans la situation peu commune où Elle se trouvoit. Je crois même que, tout bien examiné et en mettant à part le danger, qu'Elle pouvoit courir, mais qui étoit nul à ses yeux, j'aurois voté aussi, pour qu'Elle restat; rien ne pouvoit La remplacer auprès du Roi; et comme Elle ne paroissoit presque point en public, et n'avoit aucune prétention à paroître, l'avantage de sa présence l'emportoit sur les inconvéniens.

Ayant tant entendu discuter cette matière, j'étois curieux, de

m'en instruisse un peu à la sour:
:ee. J'ai saisi une occasion pour
dire à la Reine: " Je sais, qu'on
est fort occupé à Dresde de l'es-
:poir d'y posséder Votre Majesté
pour quelques jours." — Voici ce
qu' Elle m' a répondu. 'Je Vous
avoue, que dans d'autres circon
:stances un séjour à Dresde m'au-
:roit fait grand plaisir; à pré-
:sent je n'en jouirois pas; ma
tête est trop remplie de choses
sérieuses. Je ne sais pas au-res-
:te ce que je deviendrai. En cela,
comme en tout, je me soumets
aux ordres du Roi. Je crains de
retourner à Berlin; je crains
les bruits alarmans, auxquels on
est toujours en proie à une grande

distance du théatre des évènemens ; Vous savez, combien la malveillance est active. (Elle avoit dit la veille à Msr de Goetzen : Comment pourriez-vous me réléguer a Berlin ? — Vous voulez donc, que j'apprenne les nouvelles de la guerre par Mr de Bray ?") Je le dis franchement ; autant que cela dépendra de moi, je resterai ; le Roi m'a heureusement permis, de l'accompagner encore demain ; je ne partirai, que lorsqu'il le voudra."

Elle ne m'avoit absolument rien dit pour mon propre compte, ni au commencement, ni dans tout le cours de l'audience, ce que j'ai trouvé d'un tact et d'une dignité parfaite. Ce n'est qu'on me con=

gédiant, qu'Elle m'a honoré d'une seule petite phrase, mais d'un genre si exquis, que je ne l'oublierai jamais. — Madame la Duchesse de Hildburghausen, sœur de la Reine, a assisté à toute audience.

En sortant du palais, j'ai rencontré une quantité de troupes; c'étoit une partie des régimens, revenant de Gotha et Eisenach. le Roi étoit à cheval; Goetzen derrière lui, s'est approché de moi, et m'a dit: "Excellente nouvelle! Les François ont attaqué Tauenzien, et il les a bravement repoussés." — Un autre Officier, que j'ai rencontré, m'a dit, qu'un Courier

étoit arrivé de Vienne, avec la nouvelle, que l'Empereur avoit déclaré sa neutralité. — Je me suis rendu chez le C.te Haugwitz, pour vérifier tous ces récits :

Je l'ai trouvé avec le Marquis Lucchesini. On m'a montré d'abord le rapport du Général Tauenzien. Il y étoit dit, que les Français s'étoient avancés sur lui le 7. et le 8., et avoient fait mine de l'attaquer ; mais que le trouvant prêt à les recevoir, ils avoient abandonné leur projet, après avoir perdu quelques hommes, qu'après cela il avoit fait sa retraite de Hof à Schleitz, dans le meilleur ordre possible, telle qu'elle lui avoit

été prescrite. La seule chose, qu'il ajoutoit à ce rapport étoit l'observation, sans doute un peu prématurée, "que l'ennemi avoit montré dans cette tentative une certaine timidité, qu'on ne leur connoissoit pas habituellement." Quoique très-content du Général Tauenzien, très-content sur tout de ce que je croyois sa jonction avec le corps du Prince de Hohenlohe opérée sans perte et accident (car alors nous ne pouvions pas savoir ce qui se passoit ce moment-même à Schleitz) je ne pouvois cependant point accorder à cet événement le titre d'une affaire, bien-moins encore d'un suc-

cés, attendu qu'il n'y avoit eu aucun engagement quelconque. Je fus donc extrêmement étonné, lorsque j'appris, que le C.te Haugwitz avoit l'intention d'en faire le sujet d'un bulletin imprimé, qui seroit envoyé par des Couriers à Berlin, Dresde, Vienne, je crois même à St Petersbourg et Londres. Je l'entendis dire sur cela les choses les plus extraordinaires, pour ne pas dire, les plus extravagantes. Je ne dissimulai point mon opinion; d'autant moins, que je m'apperçus bientôt, que le Marquis la partageoit absolument; nous réunimes nos efforts pour combattre l'idée de ce bulletin, qui ne pouvant offrir

aucun détail, par la bonne raison qu'il n'y en avoit aucun dans le rapport, auroit commencé l'histoire de cette guerre, par celle de la retraite paisible d'un corps avancé ! Le Cte Haugwitz insista toujours. — Dans les intervalles de cette discussion reparut d'un moment à l'autre — l'étrange et ridicule affaire de Mr Laforet ; il n'étoit pas parti ; on avoit encore tenu un conseil ; rien n'étoit décidé ; cet objet, je le vis bien, l'emportoit pour le coup sur tous les autres. En revenant à celui du bulletin, il fut enfin résolu, après de longs débats, qu'il n'y en auroit point d'imprimé, mais qu'un Courier

seroit expédié à Dresde avec la nouvelle de l'événement ; le Comte Haugwitz alloit s'enfermer pour trois-heures, cherchant une rédaction, qui ne donnât ni trop, ni trop peu d'espérance à l'Electeur de Saxe.

J'avoue que je n'avois jamais été plus frappé de la médiocrité des moyens du Cte. Haugwitz et du peu de proportion entre sa tâche et sa tête ; le Marquis Lucchesini me jetta de tems-en-tems des regards, qui me prouvoient, qu'il lisoit dans mon ame. Enfin, les incidens de cette matinée, joints à une quantité d'autres données, que j'avois recueillies les jours précédens, me confirmoient définitivement dans

l'opinion, que ce Ministre, que presque tous ses contemporains regardoient comme un artiste consommé, en fait de ruses et de profondeur politiques, n'étoit au fond qu'un homme foible et borné, dont les fautes nombreuses et cruelles résultoient bien moins d'une volonté déterminée au mal que d'une incapacité perpetuelle de mieux faire.

Il fut aussi question du dernier Courier de Vienne. On m'assura, qu'aucune déclaration n'avoit été faite sur la neutralité qu'au contraire il avoit été dit au Cte Finkenstein, que l'Empereur ne s'engageroit à rien,

qu'il n'y auroit qu'une neutralité de fait, et que cette mesure n'empêcheroit pas même, qu'on envoyât un Officier au Quartier-général Prussien. Tout cela devoit avoir été dit avant le retour de l'Empereur à Vienne; on ajouta, que le Roi en étoit extrêmement satisfait. On ne me montra cependant pas la dépêche, comme on l'avoit fait quelques jours auparavant, à l'arrivée du dernier Courier; et cette circonstance me fit soupçonner, qu'il y avoit des choses, dont on n'étoit pas absolument content, et qu'on aimoit mieux me cacher. Ce qui vint à l'appui de ce soupçon, c'étoient les nouvelles instances, qu'on me fit dans ce même moment, pour m'engager à écrire à Vienne; instances dans lesquelles cette fois-ci Mr de Lucchesi

sini se joignit à Mr de Haug-
witz. Mon parti étoit pris à
cet égard; mais je sentais bien,
que les objections légères, par
lesquelles j'avois combattu la pre-
mière proposition de ce genre, ne
me tireroient pas d'affaire con-
tre la seconde. Je me décidai
donc à alléguer, avec les modifica-
tions, que la politesse pouvait
exiger, le véritable motif de mon
refus; je déclarai franchement,
que je ne voulois pas écrire; parce
qu'une lettre datée de Erfurt
n'auroit pas même cet air de li-
berté et de veracité, qu'il lui
faudroit pour produire son effet.
Mr de Lucchesini m'entendit
à merveille, et ne me pressa plus
après cette déclaration; ce qui pro-

-bablement détermina le Cte Haug-witz à abandonner aussi ses in-stances.

Après avoir diné chez le Cte Haugwitz je fus, non-seulement témoin, mais acteur moi-même dans une autre scène, bien-propre à caractériser les personnes, qui dirigeaient la pièce. J'avois ré-digé une proclamation aux troupes, d'après le voeu manifesté la veille. Le Roi en avoit été content, mais ne l'avoit pas trouvée assez popu-laire. Il avoit dit au Comte Haugwitz. " [illegible]; aber zu vernünftig, [illegible] auch [illegible] Soldaten [illegible]." J'ai représenté au Cte Haugwitz que ce que le Roi demandoit, étoit une chose inexécutable; qu'une pièce

calculée en-même-tems sur les premieres classes de l'armée, et sur la conception du simple soldat, étoit un problême contradictoire; que, pour se mettre à-la-portée de celui-ci, il vaudroit mieux faire une adresse à-part, et laisser l'autre comme elle étoit. Cet avis ne fit pas fortune. De longues et fatigantes discussions s'établirent sur chaque phrase de la proclamation. Le Ch. Marquardt me dit, que le Roi attachoit un si grand intérêt à cette pièce, que Il s'en étoit occupé pendant toute la matinée. il me sollicita constamment d'essayer de la rendre 'un peu plus vulgaire.' J'y ai travaillé pendant une heure; j'y ai fait

tous les changemens, qui m'ont paru conduire au but, quoique bien persuadé, que je n'y parviendrois jamais, puisque la nature de la chose s'y opposoit; car il y avoit plusieurs grands passages de ma première rédaction, dont le Roi n'avoit pas voulu qu'on retranchât un mot. Enfin, le Cte. Haugwitz la Lui a présentée de nouveau. Il m'a fait appeller à 6. heures du soir, et me l'a rendue toute couverte de notes, de corrections et d'additions, que le Roi avoit écrites Lui-même, la plupart en crayon, quelques-unes indéchiffrables. Il m'a comblé d'excuses sur ce qu'on me tracassoit tant pour cette pièce, ayant l'air de croire, que je pourrois en être

taché, malgré toutes les protesta-
tions, mêlées de quelques plaisan-
teries, par lesquelles je me suis
défendu contre ce soupçon. Après
cela il m'a déclaré, que la pièce
ne pouvoit absolument pas rester
dans l'état, où le Roi l'avoit
mise. Il y avoit en effet des
incorrections de style, et une con-
fusion d'ancien et de nouveau
à laquelle il étoit difficile de
remédier. Le Cte Haugwitz
prétendoit donc, que je procédasse
à une nouvelle rédaction, dans
laquelle je conserverois des phra-
ses du Roi ce qui me paroîtroit
bon et admissible. Après quel-
ques momens de reflexion j'ai
cru devoir me refuser à cette

proposition; je lui ai dit, que je n'etois point-du-tout retenu par ce qu'il pouvoit y avoir de pénible dans ce nouveau travail, mais qu'il me paroissoit tout-a-fait contraire au respect, que je devois au Roi, de traiter de la manière indiquée une pièce, à la quelle Il avoit travaillé de main-propre; qu'une operation pareille lui déplairoit peut-être beaucoup, et que je voyois Son Excellence trop embarrassée Elle-même, pour croire, qu'Elle peut répondre de l'issue. Il étoit en effet dans un embarras difficile à peindre, et qui m'auroit fait rire, si le moment avoit été moins sérieux.

Il me demanda donc avec instance

de lui proposer un autre expédient, car telle qu'elle est, répéta-t-il toujours, elle ne peut pas être imprimée et publiée. Je lui proposai à la fin de dire au Roi, que nous n'avions pas pu déchiffrer ses notes (ce qui étoit vrai en grande partie) et qu'Il daignat faire transcrire la pièce par quelqu'un habitué à lire son écriture. Je nommai le Cte Goetzen, sachant, que s'il en étoit une-fois chargé, l'affaire se trouvoit en bonnes mains, et seroit terminée sans de nouveaux incidens, d'autant plus que j'étois sur que le Roi aimeroit mieux s'adresser à lui, qu'à tout autre. Cette proposition soulagea singulièrement le Cte Cluquits. Le Roi l'adopta; Goetzen fit

de son mieux pour amalgamer les nôtes du Roi avec mon texte ; et il en résulta finalement un ouvrage de marqueterie, qui fut imprimé le lendemain en grande hâte, et qui, malgré sa bigarrure et ses imperfections, auroit pu produire quelqu' effet, si la marche rapide des événemens ne lui avoit pas enlevé jusqu' au tems, qu' il eut fallu pour le répandre et pour le lire.

A 8. heures du soir, j'ai vu le Général Kalkreut, arrivé à Erfurt dans la journée. Il m'a demandé, comment j'avois trouvé l'état des choses. Je lui ai dit, qu' il m' offroit une quantité de raisons, pour nourrir les plus sérieuses inquiétudes, et que rien que la confiance toujours égale, manifestée par un grand nombre d' Officiers,

en dépit de tous les symptomes
alarmans, ne leur tenoit encore
une espèce de balance. Il ne s'
est rétracté sur aucune de ses
tristes prédictions. Il a dit, que
le terme fatal avançoit à grands
pas, et que, comme rien d'essen-
tiel n'étoit changé, à moins
qu'il ne se fit un miracle en
leur faveur, le résultat seroit
tel, qu'il l'avoit annoncé.

J'ai passé le reste de la soirée
avec le Marquis de Lucchesini
Je lui ai parlé ouvertement sur
plusieurs circonstances inquié-
tantes, sur la fluctuation et le
décousu, que je remarquois dans
les mesures militaires, sur le
caractère de plusieurs person-
nages dirigeans, tel que peu-

à-peu il se développoit à mes yeux. — Laforet étoit toujours à Erfurt; ce n'est que ce soir qu'après tant d'inutiles discussions on s'étoit enfin déterminé à l'envoyer le lendemain à Langensalza. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire au Marquis, que cette affaire m'avoit beaucoup affecté, non pas par elle-même puisqu'après tout le séjour de Mr Laforet au quartier-général étoit tout au plus une chose indécente, mais point une chose dangereuse; mais à cause de l'irrésolution de la foiblesse, et pour tout dire, de la petitesse que le Duc de Brunswick et sur-tout Mr de Haugwitz avoient montrée dans un cas aussi simple. Il en est tombé d'accord à l'instant; il en

a sincèrement gemi lui-même. —
C'est à cette occasion, qu'il m'a
dit, que, sans s'aveugler sur son
propre mérite, il regardoit com-
me un véritable bonheur, que le
Roi l'eut retenu auprès de lui ;
qu'il s'étoit fait la loi de ne
se mêler absolument que des
objets, sur lesquels on le consult-
oit, et que, pour ne pas donner
de l'ombrage, ou faire de la pei-
ne au Cte Haugwitz ; il n'avoit
pas écrit une ligne, depuis,
qu'il se trouvoit au quartier-
général, mais qu'en effet il ne
savoit pas trop, ce que seroient
dévenues les affaires, s'il n'a-
voit pas sans-cesse assisté,
poussé, réveillé, et orienté le
Cte Haugwitz ; qu'il ne savoit

jamais "ni commencer, ni finir une affaire," et que personne n'étoit moins propre à travailler dans un moment de crise et de difficulté. — Après une déclaration pareille, j'ai cru pouvoir me livrer aussi à quelques remarques de ma part. Je lui ai dit, que tout cela faisoit trembler, que je ne concevois pas, ce que deviendroit le Roi, placé entre un Général-en Chef, tel que le Duc dans mon opinion, quoique lui (M.r de N.) eut l'air de la combattre, et un Ministre tel qu'il étoit obligé lui-même de peindre M.r de Hangwitz; que, si je ne le voyois pas, lui, — et je parlois ici avec pleine conviction — soutenir le mouvement, et monter les ressorts, je

craindrois tout de bon que la ma-
chine ne s'arrêtât entièrement.
Je lui ai demandé encore, si
avec un caractère, tel que nous
le connoissions au Cte Haug-
witz, il n'y avoit pas tout
à redouter pour la stabilité
des bases de l'entreprise, et si
d'un jour à l'autre on ne devoit
pas s'attendre à un nouveau
changement de système, sur-
tout en cas de quelque revers.
Il me répondit: "Oh pour cela
non! il ne peut plus retourner
sur ses pas; le mouvement
général l'entraîne. Et d'ail-
leurs, je vous en réponds, per-
sonne n'est aujourd'hui plus achar-
né contre Napoléon, que le
Cte Haugwitz et Lombard.

L'un et l'autre, comme je vous l'ai dit, ont cru l'avoir dans leurs poches; ils ont été trompés et humiliés; ils ne le pardonneront jamais.

Vendredi 10. Octobre. Le quartier-général devoit se transférer à Blankenhayn; les régimens de la seconde ligne du centre devoient défiler devant le Roi, avant qu'il s'y rendit. Le Roi est parti à cheval à 9 heures du matin; immédiatement après la Reine l'a suivi avec deux voitures, auxquelles elle avoit réduit toute sa suite (il n'y avoit plus que Mad. de Voss, Mlle de Tauenzien, Mr de Buch, et deux femmes-de-chambre.) Ils se sont arrê-

été plus de deux heures hors de la porte d'Erfurt, pour voir passer les régimens. C'étoient deux bataillons des Gardes-à-pied le bataillon de la vieille-Garde, le Régiment du Roi Infanterie, celui du Duc de Brunswic, celui des Gardes-du-corps, celui des Gens d'armes, celui des Dragons de la Reine, et un autre régiment de cavallerie. J'avoue qu'en voyant ces troupes, aussi belles, aussi fraîches, comme si elles sortoient pour la première fois de leurs quartiers, les officiers remplis d'enthousiasme, les hommes d'une tenue superbe, les chevaux de la plus grande beauté — malgré

tout ce que je savois, pour trembler, je me suis abandonné un moment au charme trompeur de l'espéran-ce; mais ce fût aussi la derniere fois, que ce sentiment entra dans mon coeur.

La colonne diplomatique ne devoit partir de Erfurt, que le lendemain. Le Cte Haugwitz nous dit, que le calme ayant suc-cédé aux tempêtes, nous jouirions ce jour de notre liberté. Il me confia en particulier, que rien ne le soulageoit tant, que de se voir délivré de ces éternels conseils-de-guerre, qui lui mangoient tout son tems. Il est vrai, que c'étoit une chose bien bizarre, que de voir Mrs de Haugwitz et de Lucchesini occupés pendant

la plus grande partie de la journée
à assister à des délibérations mi-
litaires, où sur tout le premier
de ses Ministres, qui en savoit
à peine assez pour s'orienter sur
une carte-de-poste, devoit être
d'une ressource merveilleuse. Ce
qu'on appelloit à Erfurt un con-
seil de guerre, étoit composé
du Roi, du Duc de Brunswic
du Maréchal de Möllendorff,
du Colonel Kleist Aide-de-Camp
Général du Roi, de Mrs: de
Haugwitz et de Lucchesini.
Jamais d'autres Généraux ne
furent admis; et au lieu de con-
sulter les talens, qui n'étoient
pas rares dans cette armée, et
l'experience militaire, qui,
quoique plus clair-semée

n'y manquoit cependant pas absolument, on fatigua en pure-perte des hommes dont les heures précieuses appartenoient, à de tout autres travaux, et on les détournoit absolument de ceux-ci, au grand détriment des plus importantes affaires.

Nous avons diné chez le Cte Haugwitz. Il étoit de la meilleure humeur du monde. Mr Lafôret venoit d'être expédié ; l'affaire de la proclamation étoit terminée ; le Manifeste s'imprimoit à Weimar, sous la direction de Mr de Schladen ; d'un moment à l'autre on attendoit l'arrivée de Lord Morpeth (que l'on croyoit parti de Hambourg le 2. ou le 3.) et d'un Général Russe, qu'une lettre de Berlin

avoit dit-on route. Quant aux affaires militaires, la retraite du Général Tauenzien sur Schleitz paroissoit au Cte Haugwitz le présage des plus grands succès. Tout enfin sembloit lui sourire; et qui auroit assisté à ce diner, ne se seroit guères imaginé, que ce jour, que cette-heure-là même, commençoit la défaite de l'armée et la chûte de la Monarchie Prussienne.

Après-diner j'ai été dire adieu à Lombard, qui devoit partir pour Berlin le lendemain. La manière dont le Roi s'étoit séparé de lui, annonçoit plutôt toute autre chose qu'une disgrace, et les bruits, qu'on a fait courir là-dessus, étoient dénués de toute

espèce de fondement. Je l'ai trouvé extrêmement ému; il m'a remercié de la manière la plus affectueuse, du bien, qu'il prétendoit avoir resulté de mon séjour; il m'a dit, que le Roi y étoit également sensible, et que dans des tems plus tranquilles, il s'en souviendroit avec reconnoissance. Il a même ajouté, que si, sous quelque rapport, que ce fut, le Roi pouvoit m'être utile, il répondoit d'avance de tout ce que je pouvois lui demander. Je lui ai dit, que la bonne-opinion de Sa Majesté étoit le seul objet de mes voeux; que je ne demandois au Roi, que des succès, et la délivrance de l'Allemagne.

Mon but étant de chercher des éclaircissemens, par-tout, où il y avoit une chance d'en trouver, je n'ai pas repoussé l'occasion d'entamer ce soir une conversation avec Mr de Bohm, attaché depuis dix ans à la légation prussienne à Paris; homme de peu de moyens, exclusivement occupé de ses affaires particulières, mais que sa position n'en avoit pas moins mis dans le cas, d'observer ce qui se passoit autour de lui. Dans une époque, comme celle, où je me suis trouvé à Erfurt, tous les coeurs s'ouvrent, tous les secrets percent; chacun à le besoin de prouver aux autres, que lui aussi à prévu et calculé les événemens. Je pouvois tirer de celui-ci quel-

-ques renseignemens sur les dernières démarches de M.r de Lucchesini à Paris. Malgré la sincérité, avec laquelle il m'avoit parlé lui-même sur la plus part des choses passées, la bienveillance personnelle, avec laquelle il m'avoit traité à Er-furt, l'agrément de sa conver-sation, l'amabilité toujours égale de son commerce, et tant de qualités attrayantes, par les-quelles il savoit captiver tout le monde, je n'avois jamais pu oublier le rôle, qu'il joua dans les longs égaremens de la Prusse; et j'étois fort intéressé à savoir, comment il avoit pu se résoudre à changer de conduite aussi subi-tement, et à travailler lui-même pour amener la rupture,

avec la France. J'ai donc demandé à Behm, si avec l'attachement connu, que le Marquis avoit toujours eu pour Paris, la nécessité de faire des rapports qui préparoient la perte de sa place, n'avoit pas paru l'affliger beaucoup. Il m'a dit, que si le Marquis n'eut pas été entièrement convaincu, de ce que de manière ou d'autre l'amitié entre la France & la Prusse touchoit à sa dernière heure, et qu'en dissimulant la vérité il se rendoit responsable en pure-perte, il ne se seroit pas déterminé à parler comme il avoit fait dans ses rapports. Cette réponse étoit suffisamment claire; mais l'entre.

tien une fois en train, il y donna
encore beaucoup de développemens.
Il me dit, qu'il n'avoit jamais
eu à se plaindre de Mr de Luc-
chesini, et qu'il ne lui vouloit aucun
mal, mais qu'il avoit toujours com-
plètement désapprouvé sa con-
duite politique; qu'il n'hésitoit
même pas à le regarder comme
le plus coupable de ceux, qui a-
voient soutenu l'ancien système;
puisque les autres avoient au moins
eu pour excuse, ou de n'être pas
assez instruits pour juger le mal
dans toute son étendue, ou d'
avoir été entrainés par les ca-
resses et protestations d'amitié
du gouvernement François; tan-
disque le Marquis avoit trop
connu le fond de la chose pour

s'y méprendre, il avoit été trop
mal-traité par Bonaparte,
pour ne-pas le détester cordiale-
-ment; qu'ainsi le seul motif
qui ait pu l'engager à ne pas dire
des choses, comme il les voyoit,
se trouvoit dans son mal-heureux
attachement à la place qu'il oc-
-cupoit à Paris; que cet attache-
-ment s'expliquoit en-partie
par l'empire illimité, que Mad.
de Lucchesini exerçoit sur lui;
que celle-ci, qui n'auroit pas tro-
-qué Paris contre le paradis, s'
évanouissant à l'idée seule de le
quitter, tourmentoit sans-cesse
son mari, pour qu'il employat
tous les moyens, qui pouvoient
prolonger son séjour. Delà, selon

Mr de Bohm" son long silence, ses tergiversations continuelles, et ses efforts toujours renouvellés, pour prévenir une rupture avec la France, malgré tout ce qui en annonçoit la nécessité." — Cette explication ne suffisoit certainement pas, pour rendre compte de tout ce qu'elle prétendoit embrasser; mais je n'en crois pas moins, qu'elle contenoit un grand fond de vérité.

Ce soir enfin j'ai eu la dernière conversation suivie avec Mr de Lucchesini lui-même. Elle est devenue particulièrement intéressante; aussi s'est elle prolongée jusqu'à 2. heures du matin.

En observant, que depuis plusieurs semaines, on étoit sans

nouvelles de St Pétersbourg, il a
vivement déploré la lenteur, et
l'indécision, par la quelle on s'
étoit privé d'une assistence
plus promte de la Russie. Il
m'a dit. — et Mr de Haugwitz
m'avoit déjà confié la même cho
se, en rejettant tout le tort
sur le Roi, — qu'au lieu d'ex-
pédier Mr de Krusemark, com
me on auroit pu et du le faire
avant la fin du mois d'Août,
on s'étoit malheureusement a
visé de vouloir attendre le pre-
mier rapport(*, n'étant arri-
vé que le 17. Septembre, ce ne
fut, que le 18. que Mr de Kru-
semark partit de Berlin. Il
ne pouvoit donc être arrivé à

(*de Knobelsdorff; et que ce rapport

St Pétersbourg, que le 30.; par-conséquent l'ordre de se mettre en-marche n'ayant pas pu parvenir aux troupes Russes avant le 6. ou 7. Octobre, il étoit impossible, qu'elles se trouvassent sur le théâtre de la guerre avant la Mi-Novembre. Il a articulé tout ce calcul d'un ton d'inquiétude et d'humeur, qu'il ne lui arrivoit pas souvent de prendre. Il m'avoit dit plus d'une fois: "Nous pouvons seuls commencer la guerre, mais nous ne pouvons pas la continuer, et bien moins encore la finir seuls." Cette fois-ci il avoit l'air de craindre, que même la première partie de la tâche ne seroit pas sans difficulté.

C'étoit-là le moment, que j'ai

cru devoir saisir, pour discuter avec lui la grande et épineuse question, qui depuis long-tems me pesoit sur le coeur; et j'ai senti, que pour ne pas manquer mon but, il falloit l'aborder sans détour. Je lui ai donc dit brusquement, que, tout bien considéré, j'étois encore à comprendre, pourquoi ils avoient choisi le moment actuel, pour commencer la guerre. Il m'a paru vivement frappé, et il m'a dit: "Comment donc! Je ne m'attendois pas à cela. Après tout ce que vous savez maintenant, vous m'adressez encore une objection pareille?" — J'ai répondu, que j'avois précisement voulu attendre

le moment, où je serois bien infor-
-mé de tout, pour lui présenter
mes doutes sur un objet sur
lequel lui seul étoit en-état de
me donner les derniers éclaircis-
-semens. Je me suis alors ample-
-ment expliqué. Je lui ai dit
en substance: que mon principe
fondamental avoit été de tout-
tems, que le seul et unique moyen,
pour rétablir l'équilibre contre
la France, se trouvoit dans une
réunion sagement concertée de
tout ce qui restoit de forces à
l'Europe; que pour réaliser un
état-de-choses conforme à ce
principe, la réunion des deux
grandes puissances de l'Allemagne
m'avoit constamment paru
la première, et la plus essen-

-tielle des conditions ; que l'année dernière j'avois pleinement désespéré du succès, aussi-tôt que je m'étois apperçu, qu'on le croyoit possible, sans le concours assuré de la Prusse ; qu'à-moins d'une inconséquence palpable, je ne pouvois pas en juger autrement ; lorsque je voyois se préparer la même entreprise sans que l'on put compter sur l'Autriche ; que dans l'un comme dans l'autre cas, les secours de la Russie quelques grands et respectables qu'ils pussent être, ne balançoient pas dans mon esprit l'absence de la donnée fondamentale, convaincu comme je l'avois toujours été, que, lorsqu'il s'agissoit d'une guerre

contre Bonaparte, la Russie, par la nature des choses, ne pouvoit être, ni l'équivalent de la Prusse pour l'Autriche, ni l'équivalent de l'Autriche pour la Prusse; que plusieurs conjonctures connues rendoient même la position de la Prusse particulièrement problématique et difficile; que lorsqu'elle avoit pris sa resolution elle ne sçavoit pas même avec certitude (il en étoit souvent convenu, quoiqu'ajoutant toujours, que toutes les probabilités étoient contre) si l'Empereur de Russie ratifieroit, ou non, le traité du 11. de Juillet; que brouillée avec l'Angleterre elle savoit bien moins encore, et savoit à-peine au=

-jourd'hui, si celle-ci lui accorde-
roit des subsides, et à quelles con-
ditions elle les accorderoit; que
pour commencer sous des auspi-
ces aussi précaires, dans une
époque, où les Armées Françai-
ses se trouvoient au coeur de
l'Allemagne, dans une saison
si fort avancée, sans allié
proprement dit, sans ressour-
ce certaine en cas de revers,
une guerre, où la Prusse jouoit
évidemment de son existence,
il auroit fallu, selon moi, des
motifs, non seulement de la
première force, mais encore de la
première urgence. — " Et vous
ne les admettez donc pas? — m'in-
terrompit-il; — " Franchement,

non, j'admets que vos motifs, sont justes et puissans; je serois bien le dernier à le nier; mais je ne puis pas les trouver urgens; par tels qu'ils devroient l'être à mes yeux, pour justifier, dans les circonstances données, une explosion instante et subite. — " Et tout ce qu'on vous a fourni de preuves de la malveillance et de la perfidie de Napoléon, de ses projets contre nous, et contre tout-le-monde ? — Je n'en avois pas besoin, pour savoir, qu'il méditoit votre déstruction; aurois-je pu en douter un instant ? Mais tout ce qui m'a été communiqué jusqu'ici — et je présume, que je n'ai plus rien à apprendre —

ne m'explique pas, je persiste à le dire, la nécessité d'une guerre immédiate. Il ne Vous auroit pas attaqué avant l'hiver; Il ne Vous auroit pas même enlevé sans façon, Votre pays d'Hanovre; car la paix avec l'Angleterre n'étoit pas signée, et il auroit fallu du tems pour l'exécuter; toutes les autres demandes, ou chicanes, auroient admis des négociations. Quant aux menaces, aux insultes, aux affronts, dont Vous auriez été, sans doute, assaillis, au premier signal de résistance, je ne dis pas, Dieu m'en préserve, que Vous auriez du y rester indifférens; mais il m'est permis de croire

que, les ayant dévorés en secret pendant un si grand nombre d'années, vous auriez pu les ignorer pour quelques mois; si j'avois eu à donner un avis, voici ce que j'aurois proposé. Tout dissimuler pour le moment; affecter la plus grande soumission; employer l'hiver à familiariser en secret les autres puissances avec la révolution, opérée dans votre systême politique; s'arranger par une voie détournée avec l'Angleterre; s'assurer complètement de la Russie; profiter de ses bonnes dispositions pour inspirer la confiance à l'Autriche, et délibérer ensuite sur l'époque et les moyens, pour réaliser

subitement quelque grande et puissante mesure.

J'avois tant médité ce sujet, jour et nuit, que mon raisonnement, je puis le dire, couloit de source. Le Marquis n'y étoit point preparé; le silence, que j'avois gardé jusqu'ici sur cette question aussi majeure que critique, lui avoit fait croire, que je donnois aveuglement dans leurs plans, et mon horreur très-fortement prononcée pour l'exécrable tyrannie, qui nous écrase, mon desir ardent et connu de voir arriver le moment de la délivrance, l'avoit confirmé dans cette opinion. Son état, pendant que je parlai, l'in=

-quiétude exprimée sur sa figure, sa contenance, ordinairement à toute épreuve, mais cette fois-ci visiblement embarrassée — tout me prouva d'une manière indubitable, qu'au fond de son ame il étoit tout-à-fait d'accord avec moi. Voici cependant la tournure qu'il prit pour me répondre. Il me dit, que je ne pouvois pas ignorer, que, soit qu'elle l'ait mérité, ou non, la Prusse avoit perdu depuis quelque tems la confiance de l'Europe entière; qu'il posoit en fait, que cette confiance, préliminaire indispensable de tout concert quelconque, ne pouvoit être réconquise <u>qu'à coups</u>

<u>de canon</u> ; que si, sans entrer en guerre, elle avoit fait des propositions à ses voisins, personne ne l'auroit seulement écoutée ; <u>que telle étoit sa condition facheuse, qu'elle se voyoit obligée aujourd'hui de commencer par là, où on auroit mieux aimé finir</u> ; que cette réunion même de forces et de volontés, qu'il regardoit avec moi, comme le dernier moyen de salut, ne pouvoit plus s'établir, que sur la base de quelque premier succès ; que si le Roi n'avoit pas pris ce parti, le seul qui lui seroit resté à prendre étoit de renvoyer tous ses Ministres ; que tout in-

térêt personnel à-part, il pouvoit me certifier, me prouver même au cas de besoin, qu'une mesure pareille auroit été traitée par la France, comme la déclaration de-guerre la plus caractérisée, et auroit également rendu tout concert préparatoire impraticable; que d'ailleurs, la confédération du Rhin une-fois formée, l'Empereur d'Allemagne détrôné, et l'ambition de Bonaparte ne s'endormant pas une minute, il étoit difficile de calculer, quels progrès il auroit faits jusqu'au printems.

Je lui ai répliqué, que j'étois loin de contester ce dernier argument; qu'il avoit peut-être

également raison, quant aux effets, qu'auroit produits un changement brusque dans le Ministère ; que des inconvéniens graves, je ne me le dissimulois pas, se rencontroient dans toutes les hypothèses, et pour quelque mesure que l'on se fut décidé ; que je persistois cependant à regarder comme le plus formidable de tous, celui d'une guerre solitaire, entamée à la veille de l'hiver, et sans ressources prochaines au cas d'un malheur ; que du moins on auroit du tenter toujours la voie des négociations, et voir jusqu'où elle auroit conduit ; que par-là on se

seroit ménagé encore l'avantage précieux de débuter par une proposition de paix générale, laquelle, faite au nom de quatre grandes puissances, auroit probablement engagé Bonaparte à réflechir sur ce qu'il alloit entreprendre; et qu'en attendant l'opinion publique, déjà considérablement montée et plus provoquée, plus irritée, plus décidée chaque jour, auroit secondé les efforts de tant de gouvernemens réunis avec une énergie tout-à-fait incalculable.

Sur cela il m'a dit à la fin: "Eh bien! soyez donc persuadé, que si l'affaire avoit été mise en délibération, c'est de

cet avis-là que je me serois ran-
gé. Ce n'est pas moi, qui ai
voulu, qu'on commençat la
guerre dans ce moment; j'ai
fait mon devoir en écrivant
tout ce que je savois; mais la
résolution étoit prise, avant
que l'arrivée de mes dépêches à
Berlin ne fût connue. Le fait
est, qu'il n'y avoit plus à déli-
bérer; le public avoit décidé
la question; les têtes ardentes
l'avoient emportée. Vous
savez ce qui s'étoit passé à
Berlin; la fermentation
étoit au comble; le cabinet
ne pouvoit plus y résister;
au fond il devoit en juger com-
me le public; mais quelque

peut être son désir d'opérer avec plus de maturité, il n'étoit plus le maître du moment. (Le Roi, le dernier qui se soit rendu, a été obligé de céder lui-même pour mettre fin aux importunités, aux tribulations, aux instances, dont il étoit sans-cesse assailli."

Cet argument n'admettoit plus de réponse; car je ne pouvois pas lui dire, que cette fermentation même, dont il parloit, n'étoit qu'un des malheureux effets de la trop longue durée d'un systême essentiellement faux, et justement odieux. — D'ailleurs, j'avois gagné ma thèse; le Marquis

m'avoit nettement avoué, que si le cabinet de Berlin eut eu la liberté et la force de se déterminer d'après un calcul raisonnable, il auroit suivi un autre système, et celui même qui me paroissoit le plus sage. Cet aveu étoit tout ce qu'il me falloit.

Mais pour épuiser la question sous tous les rapports, je l'ai abordée encore sous celui des avantages particuliers, que la Prusse pouvoit se promettre de cette guerre. J'ai dit, qu'à cet égard-là je les trouvois placés de nouveau dans une position extrêmement bizarre. (Ils ne nioient pas

et ne pouvoient pas nier, que la cause directe de leur armement étoit le projet de Napoléon de leur enlever le pays d'Hanovre. L'époque où ils s'étoient décidés à cet armement (le 7. Aout) prouvoit d'une manière évidente, qu'ils avoient voulu, ou engager l'Empereur de Russie à refuser sa sanction au traité d'Oubril, ou empêcher que la paix de l'Angleterre se joignit à celle de la Russie ou enfin se mettre en état de soutenir la possession de ce pays, quand même l'Angleterre et la Russie se seroient accordées avec la France, pour le leur arracher. Et cependant, pour se réconcilier avec l'Angle-

-terre, ils se trouvoient aujourd'hui obligés de lui offrir la restitution du Hanovre, de l'objet pour la conservation duquel ils s'étoient proprement déterminés à prendre les armes. — (Il a voulu d'abord échapper à une explication positive par un faux-fuyant très adroit, en disant, que c'étoit bien moins la crainte de perdre le Hanovre, que la perfidie du Gouvernement François, qui après les avoir forcés à l'occuper, les ménaçoit de les en dépouiller, soit par la force, soit par les intrigues, qui les avoient conduits à cet armement. Je ne me suis pas

contenté de cette subtilité ; d'autant moins, que l'occasion m'a paru trop favorable, pour m'instruire à fond de leurs véritables intentions à cet égard. J'ai dit, que j'admettois sa distinction ; que je voyois effectivement dans les procédés de Bonaparte vis-à-vis de la Prusse un trait d'infamie et de noirceur, qui justifieroit un demi-siècle de guerres ; mais que je savois aussi d'un autre coté, qu'on n'étoit rien moins qu'indifférent à Berlin sur la perspective de perdre le Hanovre ; que des personnes de poids, et des personnes même, qui avoient hautement désapprouvé la manière dont on avoit acquis ce pays,

m'avoient dit, que la chose une-
fois faite, on ne pouvoit plus
retourner sur ses pas, et que
cette possession étoit d'une né-
cessité indispensable pour
la Prusse. (Voilà ce que par
exemple M. de Stein, opposé
autant que possible au prin-
cipe de la premiere occupa-
tion, m'avoit déclaré sans
détour au Mois de Juillet à
Drésde) — Il s'étoit expli-
qué alors avec plus de fran-
chise. Il m'a dit, que tout
dépendroit de la tournure, qu'
on donneroit aux négociations
avec l'Angleterre; que si cette
puissance insistoit sur la resti-
tution, et s'il ne se présentoit
aucun moyen pour l'y faire

renoncer, plutôt que de garder le pays d'Hanovre malgré elle, on le rendroit, sauf à chercher quelque bon équivalent dans les résultats d'une guerre heureuse; mais que, pour peu, qu'il seroit possible de convaincre l'Angleterre de l'insuffisance des raisons, par lesquelles elle pourroit s'opiniâtrer sur ce pays, je serois à elle, que l'on proposeroit des équivalens, jusqu'à concurrence même de la Hollande, si elle vouloit contribuer à la conquérir. Maintenant, a-t-il ajouté, vous connoissez le dernier de nos secrets."

J'étois en effet suffisamment instruit, pour porter un juge-

-ment définitif. J'avois vu avant mon voyage, que la grande majo-rité des personnes estimables à Berlin avoient désiré et dé-mandé cette guerre par des mo-tifs, dont elles n'auront jamais à rougir; pour mettre un frein aux progrès d'une puissance monstrueuse, pour briser les chaines de l'Allemagne, pour relever leur propre pays de la dégradation cruelle, où il étoit tombé aux yeux des contempo-rains éclairés. Je savois à-présent, que les Ministres du Roi avoient embrassé le même parti, d'abord par la crainte que leur inspiroient les instan-ces toujours renouvellées de

leurs adversaires, et la fermentation générale des esprits ; ensuite par leur propre conviction de la perfidie du Gouvernement Français, et par le chagrin d'en avoir été joué et bafoué ; finalement par la perspective séduisante, que leur offroit la chance du succès, soit en légitiment et consolidant une possession, qui jusques-là n'étoit qu'usurpée et précaire, soit en leur procurant d'autres acquisitions, qui en auroient balancé la perte, sans leur ôter l'espoir et les moyens de s'en emparer de-nouveau un peu plus tard. Je savois, que le Roi, toujours fortement prononcé contre la guerre, avoit été entrainé

malgré lui dans cette singulière coalition de tous les partis; qu'il avoit pris sa résolution, bien moins par conviction, que par foiblesse, bien moins par calcul, que par désespoir.

Mais je voyois aussi d'un autre côté, qu'aucun des individus ou des partis, qui avoient coopéré à ce projet, n'en avoit dument mesuré la profondeur, qu'aucun n'avoit murement réfléchi, ni sur le choix du moment pour le réaliser, ni sur les moyens convenables pour en assurer le succès, ni sur les démarches et combinaisons, qui auroient dû préparer l'explosion, ni sur le parti à prendre,

si l'issue ne répondoit pas à leur attente ; que le tout étoit une entreprise précipitée, que l'excès des malheurs communs pouvoit excuser, que les intentions de ses premiers auteurs pouvoient ennoblir, mais que la sagesse et la bonne politique désavouoient complètement, une entreprise, que l'exécution la plus hardie, et des mesures d'une conception extraordinaire auroient peut-être conduit à un résultat heureux, en dépit de son imperfection fondamentale, mais qui, dès que l'on se méprenoit sur son caractère, l'assimiloit à des guerres d'autrefois, la confioit à des hommes de routine, l'enfermoit dans la sphère étroite de quelques

combinaisons vulgaires et mesquines, n'offroit plus que des dangers sans équivalent et des désastres sans remède.

Je suis revenu chez moi à 2 heures du matin. Mon esprit et mon sang étoient trop agités pour que le sommeil ait pu trouver accès; je me suis mis d'abord à rédiger la minute de cette dernière et mémorable conversation; mais non content de cela, et trop plein encore de ces grands objets, j'ai rassemblé et consigné dans une mémoire toutes mes idées sur l'origine de cette guerre. Ce mémoire me servira un jour pour répondre à la sottise, et

à la calomnie, qui ne manque-ront pas de m'accuser d'y avoir contribué par mes conseils.

Samedi. 11. Octobre. A 8. heures du matin nous sommes tous partis de Erfurt; le Cte Haugwitz, Mr de Lucchesini et son fils, Mr de Göritz, et de Waitz, Mrs Pierre Lombard et Lecoq. Lombard l'ainé étoit parti une heure avant nous, pour se rendre en droi-ture à Berlin. Nous autres de-vions rester à Weimar. Le Cte Haugwitz avoit choisi ce séjour, puisque, peu éloigné du théâtre de la guerre, il se trouvoit cepen-dant, ou au moins auroit du se trouver, hors de la ligne des

opérations, l'armée se portant sur la Saale, et le Roi ayant pris la route de Blankenhayn. Il m'avoit dit la veille, lorsque je parlois de mon retour à Dresde ; "Restez avec nous encore quelques jours ; nous serons à Weimar en même tems tranquilles et instruits ; et nous touchons, comme vous voyez, aux grands évènemens."

Avant de monter en voiture, le Cte de Haugwitz avoit reçu un premier avis d'un combat malheureux arrivé la veille à l'avant-garde du Corps de Hohenlohe ; mais il n'en avoit pas eu les détails, et il ne vouloit en parler à personne. Comme le

chemin près d'Erfurt étoit très mauvais, nous sommes allés à pied pendant plus d'une heure ; je me suis apperçu de quelque chose de mauvais par le silence profond du Cte Haugwitz ; je lui en ai même demandés la raison ; il m'a dit, qu'il souffroit des dents.

Nous sommes entrés à Weimar à 11. heures, et j'ai été frappé de surprise et d'épouvante par le spectacle qui s'est offert à mes yeux. Une bagarre, comme je ne l'avois pas encore rencontrée, les rues gorgées de troupes, de chevaux, de chariots ; au milieu de cela des Officiers de toute arme, des Généraux, des personnes de la suite du Roi, que je n'avois

pas attendue ici. Les voitures s'arrêtent; je vois arriver le Conseiller du Cabinet Lombard qui, pâle et défait, me demande si son frère est dans la mienne; puis s'approche et me dit: " Vous ne savez pas ce qui se passe? Nous avons perdu une bataille; le Prince Louis est tué." Ce coup subit étoit hors de mes calculs, et au delà de mes craintes. J'en ai été comme anéantie. Une catastrophe aussi cruelle, auroit suffi toute seule, pour m'abattre; ici elle se présentoit encore, entourée des présages les plus funestes, et comme

l'affreux avant-coureur de quel-
que autre désastre mortel. J'a-
vance sans savoir ce que je fais;
je vois Mr de Schladen, et le Cte
Görtz au milieu de la foule; je
me précipite de la voiture; je
leur demande des explications;
non pas sur les malheurs de la
ville, dont je me sentois déjà trop
instruit, mais sur ce qui se passe
autour de moi. On me dit, "Le
quartier-général est ici; le Roi
et la Reine viennent d'arri-
ver; la marche des troupes est
suspendue; le Duc fait former
un camp; tout est dans la plus
grande consternation." A ces
mots mes forces m'abandonnent

quelques foibles débris d'éspéran-
-ce, qui s'étoient encore cachés
dans mon ame, disparoissent com-
-me un rêve trompeur, et l'abîme
s'ouvre devant moi. — Le tour-
-billon me porte en avant ; j'ar-
-rive à ce qu'on appelle l'espla-
-nade. J'y vois trois trois ou
quatre cents officiers de tout
grade et de toute couleur. —
J'y vois aussi des Hussards Prus-
-siens et Saxons, plusieurs
d'entre eux grièvement blessés.
Je demande des nouvelles à droite
et à gauche. J'apprends suc-
-cessivement tous les détails de
la malheureuse affaire de
Saalfeld. J'apprends en-

même tems les nouvelles facheu-
ses du corps de Tauenzien,
attaqué le 9. près de Schleitz,
et repoussé avec une perte con-
sidérable; cependant je suis loin
de comprendre ce qu'il y a de com-
mun entre ces tristes affaires,
et un changement complet du
plan d'opération; il me paroit
plutôt, que le mouvement vers
la Sale n'en devient que plus
indispensable, qu'il auroit dû
être executé avec une célérité, et
une vigueur redoublée. Je m'ap-
perçois, et pour comble de cha-
grin, que tout-le-monde parta-
ge mon opinion; que toute-le-

monde est persuadé, comme moi, que le Duc de Brunsvick, effrayé, déconcerté, bouleversé par une première nouvelle désastreuse, n'a eu dans ce mouvement rétrograde, dans ce camp tombé des nues, d'autre but, que de gagner du tems sur lui-même, de revenir de son premier abattement, de consulter — non pas les Généraux, car il n'en fit rien — mais ses propres incertitudes et terreurs. Je vois le mécontentement, et la méfiance peintes sur chaque figure; une agitation sourde règne partout. Je rencontre le Général Kalkreuth; il me dit: "Venez

chez moi ce soir ; bientôt nous ne compterons plus par jours, mais par heures." Je rencontre un moment après le Général Phull, qui d'un ton mêlé de douleur et de rage me dit : "On perd la tête ; cela ira furieusement mal." — Entrainé, étourdi, confondu par tout ce que j'entends, au point d'avoir presque oublié pendant une heure, cette perte dont je ne me consolerai pas toute ma vie, je vois le Prince Auguste de Prusse, qui m'aborde avec un mouvement inexprimable. Je ne l'avois pas vu depuis Berlin ; il connoissoit la liaison étroite, qui avoit subsisté entre son illustre frère

et moi ; dans quel moment nous nous rétrouvons ? — me dit-il ; et les larmes étouffoient sa voix ; mais bientôt il se re-lève, et remontant son ame aux mâles sentimens qui con-venoient à la grandeur de la circonstance, il me parle sur le present et l'avenir * rendée † ce Prince aussi interessant qu'es-timable à mes yeux.

+ dans des termes qui devroient

Le Cte. Haugwitz nous a donné à dîner a 2 heures dans une auberge. Le silence, l'embarras, la consternation, la tristesse, ont présidé à ce diner ; pour celui, qui se rappe-

-pelloit le dernier dîner d'Erfurt.
le contraste devoit être frap-
-pant, et la chute lugubre.
Ce qu'il y avoit de plus désolant,
étoit l'ignorance profonde, dans
laquelle on se trouvoit sur les
projets et les mouvemens de l'en-
-nemi. On ne savoit pas même,
quelle direction donner à ses crain-
-tes; chacun étoit le maître, de
composer le tableau de l'avenir
avec les couleurs les plus sombres,
que lui présentoit son imagi-
-nation. Tout le monde pa-
-roissoit d'accord sur un point,
et ce point étoit précisément une
chimère; on croyoit les Fran-

=çais en pleine marche sur Dresde; tout le reste étoit couvert d'un nuage; on admettoit que quelque détachement pourroit se porter entre Gera et Leipzig; mais que l'armée de l'ennemi toute entière avançoit dans cette même direction, voilà ce qui étoit aussi inconnu à Weimar, qu'il pouvoit l'être alors à Berlin ou à Vienne.

Après-diner est arrivé le Capitaine de Kleist, premier Aide-de-camp du malheureux Prince Louis. Il nous a donné les détails du combat de Saal=

-sole, mais pas ceux de la mort du Prince, dont la mêlée l'avoit séparé quelque tems avant la catastrophe. — La triste fin de ce Prince admirable inspiroit en générale très-peu d'interêt; parmi ceux, qui pour le bien de la chose auroient du le regretter le plus, il y en eut, dont des calculs personnels étouffoient les sentimens; d'autres étoient trop fortement frappés de l'imprudence et de la témérité de sa conduite, pour s'occuper du juste tribut, du à tant de rares qualités et à un devouement aussi héroique; plusieurs se livrèrent même sur son compte

aux propos les plus indécens, et les plus atroces ; tous enfin étoient tellement pénétrés du danger de leur propre position qu'ils ne trouvoient pas le tems, pour jetter un regard en-arrière ; de sorte que cet évènement cruel, et décisif - car il le fut bien plus, qu'on l'imaginoit dans ce premier moment - passa comme un incident subalterne.

Le Roi, qui après la Reine, en fut peut-être le plus vivement touché, ne voulut voir personne. Depuis qu'on étoit au quartier-général, le Marquis Lucchesini étoit allé

chaque soir à 6. heures, prendre le thé chez la Reine. Ce jour-là, le trouvant chez lui à la même heure, je lui ai demandé, s'il ne comptoit pas s'y rendre comme à l'ordinaire; je l'ai même pressé d'y aller, observant, que cette résolution du Roi de se séquestrer tout-à-coup de tout le monde me paroissoit du plus mauvais augure. Il m'a dit, que quoiqu'invité une-fois pour toutes, il n'ôsoit pas se présenter ce soir, à-moins d'être appelé exprès.

En attendant, les plus sinistres symptômes se dévéloppoient

de toutes parts. — Je me suis rendu chez le Général Kalkreüt; en me voyant entrer, il m'a dit: "Eh bien, le terme fatal que je vous avois annoncé, est là; nous voilà au milieu de la crise, sans savoir ce que nous deviendrons dans deux jours." La conversation alloit s'entamer sur ce texte affligeant, lorsque j'ai vu entrer chez lui une espèce de députation d'Officiers, toute composée d'hommes connus par leurs mérites ou leurs talens. L'un d'entre eux portant la parole, a dit: "Nous venons au nom de tout ce qu'il y-a

d'estimable dans l'armée, pour
conjurer Votre Excellence d'avoir
pitié de nous, et de l'état. Le
Roi a déjà perdu la moitié de sa
couronne — — Comment, Messieurs
comment! les a interrompu le
Général — — "Oui, Excellence.
la moitié de sa couronne; nous
savons bien ce que nous disons;
et il perdra incessamment l'autre
moitié, si le Duc de Brunswic
continue à nous commander; —
le mécontentement est au-comble;
nous ne répondons de rien, de rien,
même de ce qui peut se passer
ici, si on ne trouve pas le moyen
d'éclairer le Roi sur sa position.
C'est Votre Excellence, qui doit

s'en charger, c'est-Elle, qui doit prendre la direction ; et nous ne partirons pas d'ici, quoi qu'il arrive, sans que nous ayons obtenu ce que nous demandons." — J'ai été tellement effrayé de ce discours, et tellement embarrassé d'y être présent, que j'ai tâché de gagner la porte ; mais le Général m'a retenu, en me disant à demi-voix : "Ne parlez pas ; il est bon, que vous soyiez témoin de ceci." — Ils se sont mis alors à exposer tous les motifs, qui les avoient conduits à cette démarche ; ils ont parlé du camp de <u>Weimar</u>

et de la manière dont on venoit de l'exécuter avec la plus amère dérision, et le plus profond mépris ; ils ont assuré, que pour combler la confusion, le Duc s'étoit brouillé, à propos de cette mesure, avec son propre favori le Colonel Scharrenhorst, qu'il lui avoit dit les choses les plus dures ; ils ont ajouté, qu'au reste le Duc ne savoit absolument plus, ni ce qu'il faisoit, ni ce qu'il vouloit faire, ni où il étoit, ni où il alloit ; que les plus étranges propos retentissoient d'une extrémité de l'armée à l'autre. — Le Général leur a répondu avec dignité et sagesse. Il leur a dit, que si ce soir même le Roi lui offroit le commandement, quelque fâcheux que put être l'état-des-choses, il

l'accepteroit sans objection, mais qu'aucun homme raisonnable ne pouvoit prétendre, qu'il se présentat lui-même pour le demander; qu'une démarche pareille également contraire à ses sentimens, et au respect, qu'il devoit au Roi, seroit un acte de démence dans un moment, où ces Messieurs eux-mêmes, quoisque lestement et fort impudemment parloient de la perte de la couronne. — Ils ont insisté longtems, et à-la-fin dans des termes si forts, que le Général n'a plus voulu les entendre, et les a congédiés brusquement.

Cette scène, qui m'avoit terriblement affecté, a amené une longue conversation, dans la-

quelle le Général Kalkreuth ne m'a plus laissé de doute sur l'étendue et l'extrémité du danger. J'ai appris, que non-seulement le duc de Brunswic n'avoit aucun plan fixe et raisonnable sur l'ensemble des opérations, mais qu'il en dirigeoit encore très-mal les détails, qu'il fatiguoit les troupes par des dispositions confuses et contradictoires, par des marches et contre-marches inutiles, par une mauvaise répartition des cantonnemens, par des difficultés continuelles sur les subsistances, par une infinité de fausses mesures, qui épuisoient leurs forces en pure perte. Il m'a dit, que, quoique personne ne parut s'en douter, il étoit sûr, que les Français

poufseroient des forces consi-
dérables vers Leipzig, " et
si on leur permet " — a-t-il
ajouté — " de s'emparer du pont
de Kösen, toute la Saxe est
perdue pour nous, et nous ver-
rons ce qui arrivera après." —
Il m'a déclaré, qu'il regardoit
la résolution du Duc de Bruns-
wic de concentrer l'armée
près de Weimar, comme un
trait de déraison militaire, qui
surpassoit celle de Mack, lors-
qu'il s'étoit enfermé à Ulm;
puisque, tous les magasins prus-
siens se trouvant sur la Sale
à Naumburg, Weissenfels, Mer-
seburg, Halle etc. il se condam-
noit de-propos-délibéré à mou-
rir de faim dans trois jours.

Enfin il m'a nettement annoncé, que si cela ne changeoit pas dés le lendemain, il craignoit qu'au jour d'une bataille, qui ne pouvoit guères être éloigné, une partie des troupes excédées de fatigues et de misère, ne fit que médiocrement son devoir. Ce fut la première fois que j'entendis prononcer ce mot terrible.

(La journée avoit été si orageuse, que je n'avois pas même pensé à démander mon logement. En le cherchant à 9. heures du soir, je me suis rappelé, que depuis mon arrivée à Weimar je n'avois pas rencontré le Cte Goetzen. Je me suis fait conduire chez lui ; il étoit absolument le

seul, qui ne m'offrit aucun symptôme de consternation, et d'abattement; mais je ne m'en suis pas moins apperçu, que sous les dehors du calme et de la sérénité, l'inquiétude étoit au fond de son âme. Il m'a raconté ce qui s'étoit passé la veille à Blankenhayn; comment le Roi et la Reine y avoient appris les nouvelles de Saalfeld, dans quel danger ils se trouvoient pendant plusieurs heures (les François étant entrés à Rudolstadt à deux lieues du quartier-général) quelles mesures on avoit prises pour les couvrir, ce qu'il avoit fait lui-même dans cette circonstance, où à la tête de cinquante Hussards, il

s'étoit rendu au-milieu de la nuit jusqu'aux portes de Rudelstadt, pour bien réconnoître ce qui s'y passoit. — En parlant du Duc, et de son emploi de toute sa conduite, il ne m'a pas donné un éclaircissement, il n'a pas fait une réflexion, qui n'eut confirmé et augmenté mes inquiétudes, et justifié tous mes préssentimens.

Je suis à-la-fin arrivé dans mon logement, éxcédé d'agitation et de fatigue. Mais j'ai cherché en-vain le sommeil. Les rues étant encombrées de chevaux de chariots, de canons, un vacarme horrible, s'est prolongé toute la nuit; et l'idée de l'issue épouvantable vers laquelle je voyois

avancer cette entreprise, et avec elle les destinées de l'Allemagne et de l'Europe, m'a jetté dans une fièvre d'angoisse, dans laquelle j'ai soupiré après le lendemain.

<u>Dimanche</u>. <u>12. Octobre</u>. Je suis sorti à 7. heures pour trouver le Marquis de <u>Lucchesini</u>. Il n'étoit pas du nombre de ceux, qui avoient absolument perdu la tête; cependant il s'en falloit de beaucoup, qu'il fut tel que je l'avois vu jusqu'ici. Il m'a fortement conseillé de partir. — J'étois occupé de la même idée; toute prolongation de mon séjour devenoit inutile, et quant à mon propre intérêt, j'avoue, que je

n'avois pas le moindre désir, d'assis-
-ter au dénouement qui se préparoit.
J'en avois parlé la veille au Cte
Miruquitz; peut-être sans bien
savoir pourquoi, il avoit protesté
contre mon projet. Mr de Lut-
-chesini en jugea autrement.
Il me dit, qu'il étoit à-peu-près
sûr, que les Français poussoient
des détachemens sur Naumburg,
que les moyens de partir se di-
-minuoient d'une heure à l'autre,
que la première alarme subite,
qui nécessitât un déplacement,
pouvoit me mettre dans le cas,
de ne plus trouver de chevaux
nulle-part, et qu'alors je serois
obligé de partager leur sort à
tout événement. Ces réflexions

me déterminerent.

En rentrant en ville — le Marquis étoit logé au fauxbourg — j'ai rencontré une quantité d'officiers de ma connoissance, tous également irrités contre le duc de Brunsvic, et ses manœuvres. Les murmures et les plaintes étoient dans toutes les bouches. Ce qui a un peu relevé les esprits, c'est qu'à 10. heures le Roi est parti avec le duc de Brunsvic, pour conferer avec le Prince de Hohenlohe, qui avoit établi son quartier-général à Capellendorff entre Weimar et Jena. Je les ai vus passer sous les fenêtres du Prince héréditaire de Weimar

chez lequel j'étois monté pour quelques momens. Le Duc avoit l'air déconcerté; le Roi calme, mais de très-mauvaise humeur, tout autre qu'il me paroissoit à Erfurt. C'est la dernière fois, que je les ai vus.

Arrivé chez le Cte Haugwitz je l'ai trouvé enfermé avec Mr Beyme; je suis entré dans la chambre de Mr Lombard, qui m'a reçu en larmes. Je lui ai reproché son découragement, et combien il avoit tort d'augmenter, au lieu de combattre celui du Cte Haugwitz. J'ai voulu lui représenter, que rien n'étoit encore perdu; mais je me suis bientôt apperçu, que tous mes efforts

étoient inutiles, que l'idée d'une catastrophe prochaine et inévitable, s'étoit emparée de toutes les têtes. — Quand le Cte Haugwitz a été seul, je lui ai annoncé mon intention sérieuse, de quitter le quartier général et cette fois-ci il ne s'y est que foiblement opposé. Je lui ai demandé des passe-ports un ordre pour les maîtres-de-poste &c. Il m'a dit, que je n'avois qu'à tout expédier selon ma propre convenance, qu'il signeroit tout. Je l'ai fait. En signant les passe-ports, il m'a comblé de choses obligeantes, tant en son nom, qu'au celui du Roi. Il

m'a démandé avec instances de ne pas partir avant d'avoir diné avec lui; j'ai pu d'autant plus aisement me rendre à sa proposition, que j'étois sûr de n'avoir pas de chevaux avant 4. ou 5. heures du soir.

J'ai vu ensuite le Général Phull, qui m'a lu un mémoire qu'il venoit de composer à la hâte sur les mésures à prendre pour le moment. J'ai à peine besoin de dire, qu'il y prouvoit la nécessité urgente, de quitter sur-le-champ la position absurde, où on se trouvoit, de se rapprocher des magazins, d'occuper tous les debouchés de la Duna, de prévenir l'ennemi sur les points impor-

-lau de Dornburg, Camburg, Kösen, Naumburg, qu'à la fin on commençoit à croire sérieusement menacées. Il est plus qu'inconcevable, que ni le Duc de Brunsvic, ni le Prince de Hohenlohe, ni aucun autre des Généraux dirigeans, n'ait voulu se convaincre d'une chose, qui ne pouvoit pas échapper à un ignorant, pour peu qu'il eût l'usage de ses sens. Mais le Général Phull m'a dit en même tems, que depuis trois jours le Duc ne lui avoit pas parlé. Je l'ai fortement engagé à communiquer son mémoire à Mr de Lucchesini, puisque, bien ou mal, il étoit une-fois re-

connu, qu'il étoit presque le seul,
que le Duc consultât encore sur
ses démarches. Nous avons été
le trouver. Le mémoire a été
lu. Le Général l'a accompagné
de plusieurs observations très
lumineuses. Il a vivement
déploré la fatalité, qui a fait
échouer son plan primitif, ap-
prouvé par les hommes les plus
capables de l'Armée, et d'après
lequel on auroit dû se porter avec
les premières forces disponibles
sur le Rhyn, pour y établir
le théâtre de la guerre. Il a cri-
tiqué sans aucun ménagement
le prétendu plan du Duc de
Brunswic; il a exposé avec

beaucoup d'énergie, sa foiblesse, sa pusillanimité, et son inconséquence. Cet entretien aussi intéressant que pénible, a été interrompu par l'arrivée de Mr de Goethe qui est venu faire une visite au Marquis ; mais celui-ci a promis que ni le mémoire, ni le commentaire ne seroient perdus pour l'intérêt public et qu'il en feroit tout son profit. Je ne sais pas, si le duc de Brunswic a jamais reconnu les fautes funestes, par lesquelles il avoit préparé la ruine de l'armée et de la Monarchie ; dans tous les cas, il les a reconnues trop tard.

Le diner chez le C^te Kaunitz a été un peu moins triste, que celui de la veille, et M^r de Lucchesini a tout fait pour l'égayer. On a parlé pour la première fois de l'occupation de Spira, et de Zeits par les troupes Françaises, mais toujours comme d'une expédition passagère, comme d'un léger coup-de main, sans que personne ait paru imaginer, que toutes leurs forces se portoient sur ce point. Après le diner on est venu annoncer, que le Roi, et le duc de Brunswic étoient de retour, et que l'Armée se mettroit en marche le lendemain. Cependant aucun ordre n'a été donné.

Mr de Lucchesini m'a dit, que si quelque changement essentiel se fesoit jusqu'au lendemain matin, il auroit soin de m'en faire avertir à l'endroit, où je passerois la nuit, pourque je partisse en possession des nouvelles les plus fraiches. Ni Lord Morpeth, ni aucune personne de la Russie n'étoit arrivé jusqu'à mon départ.

Après 4 heures j'ai dit mes adieux à tout ce, qui étoit réuni chez Mr de Haugwitz. Ce moment étoit tel qu'indépendamment de toute considération personnelle — et il est vrai qu'on m'avoit traité pendant ce séjour avec une

distinction et bienveillance extrême — j'aurois été ému, en pensant à la situation où je les laissois, et à l'incertitude lugubre de l'avenir. Mr. le C. de Haugwitz m'a dit: " J'espère, que ce ne sera pas pour long-tems; nous devons nécessairement nous revoir; si nos affaires vont bien, je vous donne rendez-vous à Würtzburg, c'est-là que nous voulons nous entretenir sur l'arrangement futur de l'Allemagne." Ce furent ses derniers mots; il étoit vivement attendri, jusqu'à verser des larmes en me quittant.

J'ai été trouver le Général Phull. Il m'a donné des con-

seils sur mon voyage. Mon projet étoit de gagner <u>Merseburg</u> pour aller ensuite, soit à <u>Halle</u> soit a <u>Leipzig</u>, selon les circonstances. Il a fortement protesté contre ce projet; il m'a dit, qu'avant ce soir les Français seroient infailliblement à <u>Naumburg</u>, et que demain, en traversant le pays, je pourrois les rencontrer par tout; il m'a demandé ma parole, que je prendrois le même chemin, par lequel il avoit fait partir la <u>Grande-Duchesse</u> de <u>Weimar</u> par <u>Allstedt</u>, et et que sur-tout je ne passerois la <u>Sale</u>, que là, où je pourrois le faire en pleine sureté.

Je suis parti de Weimar à 5.
heures. En allant à Buttstedt,
où je devois séjourner la nuit,
j'ai entendu de-loin le bruit du
canon; les Français etoient
entrés à Naumburg. A Butt-
stedt encore, une cannonade
long-tems prolongée s'est fait
entendre par le silence de la nuit;
j'ai su ensuite que l'ennemi
avoit employé cette nuit à dé-
molir le pont entre Lobeda et
Burgau.

Lundi. 13. Octobre. Je me suis ar-
rêté à Buttstedt jusqu'après
9. heures; n'ayant pas eu de
nouvelles de Mr. de Lucchesini;
j'ai présumé, que rien de dé-

-tésit n'arriveroit aujourd'hui (ce n'est qu'à midi en effet que le Duc s'est enfin déterminé à porter l'armée du Roi sur Auerstedt) M'étant procuré au poids de l'or deux mauvais chevaux, j'ai entamé la route de Allstedt. Arrivé à 2 heures dans cet endroit, j'ai annoncé l'intention d'aller à Eisleben; mais personne n'a voulu m'y conduire. La nuit menaçant de me surprendre, j'ai dû me contenter d'un arrangement, moyennant lequel j'ai gagné Sangerhausen, où déjà la terreur étoit entrée avant moi.

Mardi: 14. Octobre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'étoient des chevaux de poste pour Mannsfeld; car, quand j'ai parlé de Halle, ou seulement de Eisleben j'ai eu l'air d'avoir nommé le chemin de l'enfer. L'occupation subite de Naumburg et la retraite de plusieurs divisions de train, avoient tellement répandu la consternation, que l'on voyoit l'ennemi par-tout. En allant à Mannsfeld, j'ai entendu au-milieu des montagnes, qui entourent cette ville, la terrible cannonade, qui m'a annoncé l'événement décisif! — Tout étoit dans des alarmes inexprimables. De Mannsfeld on

m'a mené à Sandersleben; où j'ai rencontré le régiment de Natzmer faisant partie du corps du Prince Eugène de Würtemberg, qui se portoit à marches-forcées sur Halle. J'ai voulu passer la Saale à Alsleben; mais le bac y étant endommagé, j'ai été obligé de descendre jusqu'à Bernburg. J'y suis arrivé à 6. heures du soir; trop heureux d'obtenir la promesse d'avoir des chevaux pour le lendemain. La ville étoit remplie de Prussiens, appartenant au corps du Prince de Würtemberg.

Mercredi. 15. Octobre. Je suis parti de Bernburg à 8. heures. arrivé à Coethen, j'y ai trouvé deux négocians Anglois, venant de Leipzig; les premières personnes qui m'ont dit, que les choses alloient bien pour la Prusse, que le Prince de Hohenlohe avoit battu les Français. — Je me suis trouvé à Dessau à 3. heures; on m'a assuré, que le Prince venoit de recevoir la nouvelle d'une victoire complète. La ville avoit l'air d'un desert; pas un cheval, quelque chose que j'eusse pu faire. On m'a dit que j'en trouverois plutôt à Wörlitz; et

comme c'étoit le chemin de Wittenberg ; et que de plus, le Prince s'y étant rendu, j'avois l'espoir d'y vérifier la prétendue nouvelle ; j'ai engagé le postillon de Coethen à m'y conduire. Mais j'ai manqué le Prince, qui étoit rétourné à Dessau par un autre chemin ; et ce n'est qu'avec peine que j'ai obtenu deux chevaux pour le lendemain.

Jeudi. 16. Octobre. Après m'être promené pendant une heure dans ce superbe jardin, tourmenté par des idées, qui n'étoient guéres en harmonie

avec ses beautés je suis parti pour Wittenberg. J'y ai trouvé à l'auberge Madame la Grande-Duchesse Anne, née Princesse de Coburg, deux Mrs Jacovleff, Russes, et plusieurs négociants de Berlin, revenant de Leipzig. L'allégresse étoit générale ; quatre différentes lettres de Leipzig, du 14. et 15. qu'on m'a données a lire, annonçoient la défaite totale des Français. Pas un homme à Wittemberg qui en eut douté un instant. Pendant que je m'y trouvai le Prince Antoine Radziwill est arrivé de Berlin, pour se rendre au quartier-général, et y recueillir des détails

sur la catastrophe de son illustre beau-frère. Je lui ai parlé long-tems; il m'a dit, que cet événement avoit produit à Berlin une consternation profonde, et que l'état dans lequel se trouvoit Madame la Princesse Louise ne pouvoit pas se concevoir. J'ai ensuite continué ma route sur Torgau, où je suis arrivé à minuit, et où la nouvelle de la victoire des Prussiens étoit repandue comme partout ailleurs.

Vendredi. 17. Octobre.

Parti de Torgau à 7 heures, je suis arrivé à 2. heures à Grossenhayn. Là encore

on se berçoit de victoires ; des Offi-
-ciers Saxons, que j'y ai rencontrés,
ont fait l'observation, que depuis
deux jours on n'entendoit plus aucun
coup-de-feu ; ils en ont induit, que
la guerre s'éloignoit ; et que tout
alloit a merveille.

Enfin je suis arrivé à Dresde
a 8. heures du soir. C'est là seule-
-ment, que les plus épouvantables
nouvelles sont venues fondre sur
moi. J'y avois été précédé
de quelques heures par le premier
avis de la bataille perdue ; et
presqu' avec moi étoit arrivé
le Major de Funk, qui en a an-
-noncé les premières suites pour
la Saxe. Je me suis féli-

-cité, pour mon compte d'un faux
bruit, qui m'avoit considérablement
adouci les deux derniers jours de
ce triste voyage ; mais bientôt
j'ai été cruellement payé
de tout ce qui m'avoit été épar-
-gné par là de peines et de déso-
-lation ; et lorsque j'ai quitté
Dresde deux jours après, les por-
-tes de l'espérance ont paru se
fermer derrière moi sur l'Alle-
-magne, et sur l'Europe.

342